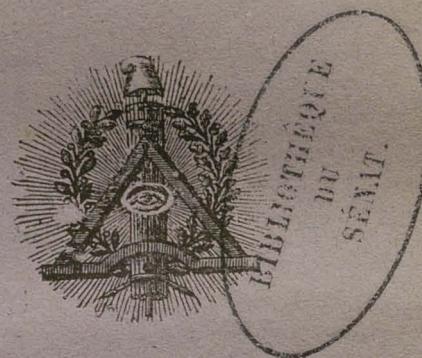


*Cote 561*

# THÉATRE

## RÉvolutionnaire.

AS



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,  
FRATERNITÉ

OU



ЭПИЛОГИЧЕСКИЙ

ЛЮБЛЯЕМЫЕ  
БРАТСТВО

BLANCHARD  
OU  
LE SIÈGE DE ROUEN,  
TRAGÉDIE  
EN CINQ ACTES;

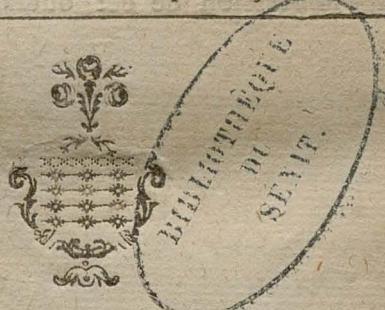
Par ANTOINE VIEILLARD BOISMARTIN,  
maire de Saint-Lo.

---

La gloire d'un soldat est dans l'obéissance.

BLANCHARD, Acte  
premier, Scène III.

---



À SAINT-LO;  
De l'Imprimerie de P. F. GOMONT,  
Imprimeur-National.

---

M. D C C. X C I I I.

PARIS  
LIBRAIRIE  
DE  
L'ACADEMIE  
DE  
PARIS  
PARIS  
1793

---

PAR acte passé devant le citoyen VESQUES, notaire à S-Lo, le 30 Juin 1793, l'an deuxième de la république une & indivisible, dont la minute dûment enregistrée, est restée chez le notaire, l'auteur s'est réservé tous les droits à lui attribués par les décrets, tant pour la représentation que pour l'impression de cet ouvrage.



ÉPITRE  
DÉDICATOIRE,  
AUX  
CITOYENS DE ROUEN.

T RÈS-CHERS CONCITOYENS,

*Je viens vous présenter une seconde fois, un trait de l'histoire Française mis en action. Puisiez-vous reconnaître dans le caractère de Blanchard, dont la naissance honore votre patrie, & dont la mort a imprimé à son nom le sceau de l'immortalité, toutes les vertus civiles, politiques & guerrières dont ce héros fut animé !*

*C'est au milieu de vous, dans le sein de votre ville, rivale des plus grandes villes de l'Europe, par les talens, les lumières, & surtout par les vertus de ses nombreux citoyens, que mon ame, sortie libre & fière des mains*

de l'auteur de la nature, trouva tout ce qui pouvait lui donner ce degré d'énergie, nécessaire pour braver, & briser même le joug oppressif du despotisme; c'est-là que je trouvai en même tems cette sagesse, qui distinguant soigneusement la licence de la liberté, sans cesse occupée à montrer aux citoyens la ligne qui sépare ces deux extrêmes, les éclaire sur leurs vrais intérêts, en leur faisant remarquer attentivement les rapports perpétuels qui lient le bonheur de chaque individu au bonheur public.

C'est à cette sagesse si rare que vous devez le calme heureux dont vous avez joui, lorsque le reste de l'empire était agité par les plus violents orages. Puissent les autres villes Françaises produire de nombreux guerriers tels que le brave & sage Blanchard! puissent-elles produire des administrateurs toujours occupés d'entretenir dans leur sein cette harmonie constante, résultat infaillible de la soumission aux loix, sans laquelle la liberté dégénérerait promptement en anarchie! C'est le vœu d'un citoyen dont la félicité est inseparable de celle de sa patrie.

A. VIEILLARD.



PRÉCIS  
HISTORIQUE  
DU SIÈGE  
DE ROUEN.

**H**ENRI V, roi d'Angleterre, était le prince le plus accompli de son siècle. D'une phisionomie avantageuse, savant dans l'art de feindre & de dissimuler, dévoré d'ambition, heureux dans toutes ses entreprises, il employa tous les ressorts de la politique la plus raffinée, pour réduire sous sa domination le royaume de France.

Dès 1415, des ambassadeurs vinrent de sa part demander sans détour la couronne de France, en vertu des droits d'Edouard III. Il ne pouvait saisir de circonstance plus favorable: le roi de France était excommunié par le pape; « les princes uniquement occupés à renverser toute subordination, cherchaient, en ébranlant le trône, à s'emparer des débris qu'ils pourraient saisir, pour en frapper leurs adversaires. » (VELLY.) Philippe duc de Bourgogne & le duc d'Orléans avaient chacun une faction puissante à leurs ordres; ils mettaient alternativement des impôts, dont l'exaction rigoureuse révoltait le peuple. Gaucour l'un des ministres des exactions du duc de Bourgogne, fut immolé par Blanchard, dans le même lieu où le Gras, riche marchand de Rouen, avait quelques années auparavant été proclamé & couronné roi par deux cents compagnons de prière. L'histoire ne présente nulle part de tableau plus affligeant que celui que nous offre le règne malheureux de Charles VI. Sous ce règne Artevel brasseur souleva la Flandres, « la bastille fut prise & reprise par les divers partis, les proscriptions se multiplièrent, on égorgea tous les prisonniers, des fleuves de sang coulèrent plusieurs fois dans les rues de Paris. Toute la France n'offrait, pour ainsi dire, qu'une plate-

» des hordes de scélérats réunis égoisaient & pillaien indifféremment  
 » amis & ennemis; des prêtres & des moines devenus soldats, devenaient  
 » à leur tour bandits, meurtriers, voleurs, incendiaires. On eût dit que  
 » nos avengles ancêtres avaient résolu de s'ensemeler sous les ruines de  
 » la monarchie. » (VELLY.)

Telle était la situation de la France, lorsque Henri conçut le projet de la soumettre. Il se lia avec Philippe duc de Bourgogne, qui maîtrisait despotiquement la cour, par un traité secret qui fut souscrit à Caen. La rapidité des progrès de Henri alarma la cour. Isabelle de Bavière, femme de Charles VI, réunie au duc de Bourgogne, conçut le projet d'enlever la couronne au Dauphin, & de la faire passer sur la tête du roi d'Angleterre, dont elle se proposa dès-lors de faire son gendre.

Catherine (\*) fille d'Isabelle & de Charles VI, princesse jeune, belle & vertueuse, avait été promise dès l'enfance au comte de Clermont. La politique en décida autrement; on l'offrit à Henri pour acheter la paix & l'alliance de l'Angleterre. L'entrevue se fit dans le parc de Meulan; Henri ne parut pas insensible aux charmes de la princesse; mais quand il s'agit de régler la dot, comme on ne lui offrait que ce qu'il avait déjà, il porta ses prétentions si haut, que la négociation fut rompue.

Ce fut en 1418 que Henri, vainqueur des Français à la bataille d'Azincourt, où il tenta vainement de sauver la vie au duc d'Alençon, qui l'avait attaqué avec intrépidité, vint mettre le siège devant Rouen. Il était déjà maître de presque toute la Normandie. L'histoire ne fournit pas d'exemple d'un siège plus célèbre. Ce que les assiégés souffrirent est incroyable. On mit hors des murs 20000 bouches inutiles; les habitans furent réduits à dévorer du cuir bouilli. Blanchard, capitaine des bourgeois, avait formé au métier des armes dix mille habitans, avec lesquels il faisait de fréquentes sorties sur l'ennemi. Il avait dans Jourdain, grand-maitre de l'artillerie, un digne cooperator; mais malheureusement Guy le Bouteiller gouverneur, voué à la faction du duc de Bourgogne, instruisait le roi d'Angleterre de toutes les résolutions qui se prenaient dans le conseil. Malgré cela le siège n'avancait que fort lentement. Henri prit le parti de faire barrer la Seine par un triple rang de chaînes; il fit environner la ville de potences, il y faisait attacher tous les habitans faits prisonniers dans les sorties.

Charles VI, prince faible mais bon, chérissait le peuple; il en était adepte. Affligé d'une maladie cruelle qui troubloit sa raison, il n'avait pas un intervalle lucide qu'il ne s'occupât d'adoucir les maux de ses sujets. Ce rendre attachement à son peuple lui mérita le surnom de BIEN-AIMÉ, qu'il conserva toute sa vie, malgré ses malheurs, & que la postérité, qui seule juge sainement les rois, lui a conservé à son tour.

Ce prince connaissait toute l'importance de la ville de Rouen: il avait résolu de la secourir. Le duc de Bourgogne avait promis de marcher contre les Anglais; mais le traité qui l'unissait au roi d'Angleterre ne lui permettait pas de tenir sa parole.

(\*) Ce nom étant peu poétique, j'ai donné à cette princesse le nom de CONSTANCE.

Cependant les assiégés étaient réduits aux plus cruelles extrémités. La défense de la place avait coûté la vie à plus de quarante mille personnes. Quelques auteurs portent à soixante-douze mille le nombre des individus qui périrent pour conserver à la France ce poste important. Dans cette position fâcheuse, la ville envoya trois députés à la cour, au nombre desquels était Liver, ecclésiastique recommandable par ses vertus. Ce fut lui qui porta la parole ; il évoqua l'ombre de Raoul ; il cria sur le roi & sur le duc de Bourgogne, le grand harou, signe de l'oppression & de la dernière détresse. Le roi promit un secours puissant, mais le secours ne viut point. Dailly réunit quinze cents hommes-d'armes, avec lesquels il marcha vers Rouen. Il eut le bonheur d'y entrer. Ce fut lui qui se battit à outrance contre le Blanc, gouverneur d'Honfleur. « Dès la première course ; » Dailly perça le Blanc, qui tomba mort de dessus son cheval. Les Français, selon les loix du combat, emportèrent son corps dans la ville ; ou il fut reçu avec de grands applaudissements. Les Anglais tuerent moyenant quatre cents nobles, le corps & les armes du vaincu. (Hist. de Ch. VI, par LUSSAN.)

Cependant le siège avançait toujours, quoique fort lentement. Henri recevait journalement de nouveaux secours en hommes & en subsistances, & Rouen n'avait plus de ressources que dans le désespoir de ses habitans. On demanda à capituler ; le roi d'Angleterre, fuitif de s'être vu arrêté pendant six mois sous cette place, exigea qu'elle se rendît à discrédition. « Mourons en hommes libres, » (s'écria Blanchard à cette réponse de Henri.) « & puisque le roi d'Angleterre ne nous veut pour sujets que comme des esclaves, rompons nos fers d'avance ; mourrons tous ensemble, mais vendons chèrement nos vies. Qu'il apprenne quels sujets il a perdus & qu'il ne règne plus que sur des ruines & des murs embrasés. » Le peuple applaudit ; on résolut de placer les femmes, les vieillards & les enfans au centre des hommes armés, & de s'ouvrir un chemin à travers le camp des Anglais. Mais le perfide Guy fit scier pendant la nuit les supports du pont. Déjà une partie des assiégés avait pénétré jusqu'au camp, lorsque le pont, en s'abîmant, engloutit dans le fleuve une foule d'assiégés ; les autres rentrèrent dans la ville en frémissant de rage, contre le lâche qui les trahissait. Alors il fut résolu de mettre le feu aux quatre coins de la ville, & de s'envelopper sous ses ruines. Henri instruit de cette résolution désespérée, reçut la ville à composition. Mais il exigea trois victimes, au nombre desquels était Blanchard. Deux rachèterent leur vie ; Blanchard préféra de mourir pour donner un grand exemple à ses concitoyens. C'était un homme de génie ; aucun guerrier de son temps ne pouvait se flatter de l'emporter sur lui en prudence, en fermeté, en courage, quoiqu'en aient dit des historiens, qui semblent avoir craint de rendre une justice entière à un homme qui ne devait rien à ses aïeux. Blanchard était un citoyen d'une probité antique, d'un zèle à toute épreuve pour les intérêts de ses concitoyens. Ils avaient en lui une confiance aveugle ; jamais il n'en abusa. Il pouvait d'un mot faire échouer la capitulation ; mais ce mot l'aurait fait rougir. L'antiquité n'a jamais offert d'exemple d'un dévouement plus sublime. Tout le peuple pleura amèrement sa mort, & le regarda comme le dernier des véritables citoyens.

Henri maître enfin d'une ville qui l'avait arrêté si long-tems sous ses murs, fit fournir des vivres en abondance aux habitans, dont il dé-

vint en quelque sorte le roi & le pere. Par un article de la capitulation, il fut stipulé que les femmes, les vieillards & les enfans, abandonnés dans les fossés, rentreraient dans la ville, & y seraient nourris pendant un an, aux frais de leurs concitoyens.



En remettant ce sujet au théâtre, je me suis proposé d'approprier les mœurs de mes concitoyens à l'esprit d'une constitution libre; car, je l'ai dit il y a long-tems, « les mœurs des peuples libres diffèrent autant des mœurs des peuples esclaves, que l'esclavage diffère de la liberté: ainsi en passant de l'esclavage à la liberté, le Français a dû devenir un peuple nouveau. [S'il redevenait jamais ce qu'il était il y a quatre ans, il retomberait bientôt sous le joug du despotisme.] » (*Compte de l'administration municipale de St-Lo, rendu par l'auteur en 1791.*)

Rappelé aux fonctions administratives, lorsqu'échappé au fer des assasins ligés contre moi, pour avoir voulu faire régner les loix protectrices des propriétés & des personnes, & refugié dans le sein des lettres, je me proposais de m'occuper uniquement des moyens de concourir à la régénération des mœurs publiques; que ne m'était-il permis de couler le reste de mes jours dans ces utiles & paisibles occupations! Mais j'aurais manqué à la reconnaissance, si j'avais refusé des fonctions d'autant plus honorables, qu'elles sont gratuites & périlleuses. Généreux Saint-Lois, vous qui, pendant mon absense, m'avez si noblement vengé des calomnies & des libelles de ces vils intrigans, aux yeux de qui tout est bien, pourvu que tout s'accorde avec leurs intérêts personnels, souffrez que je vous consacre ici l'hommage de ma reconnaissance. Croyez, croyez surtout que ni les cabales, ni les intrigues, ni les calomnies, ni la variété des circonstances, qui amène tant de variations dans les opinions mobiles des hommes sans caractère, ne me fera oublier que je dois consacrer ma vie pour le maintien de votre tranquillité. Heureux si, après vous avoir utilement servis comme administrateur, je puis pour unique récompense de mes travaux, consacrer mes veilles à célébrer les actions éclatantes de vos ancêtres! Car votre ville a produit aussi des héros, & vos concitoyennes comptent parmi leurs aïeules, des femmes dont les actions auraient honoré les plus grands guerriers de leur siècle.



BLANCHARD  
OU  
LE SIEGE DE ROUEN;  
TRAGEDIE,



## PERSONNAGES.

BLANCHARD, commandant en chef les citoyens armés.

HENRI V, roi d'Angleterre.

(1) CONSTANCE, fille de Charles VI roi de France, & d'Isabelle.

JOURDAIN, grand maître de l'artillerie,

GUY LE BOUTEILLER, gouverneur.

DORSET, chevalier Anglais, confident de Henri.

MONTAGU, confident de Guy.

DAILLY, chevalier Français.

ELÉONORE confidente de Constance.

Chevaliers, citoyens Français armés.

Gardes de Henri.

Suite de Constance.

La scène est à Rouen, dans l'ancien palais des ducs de Normandie. Des drapeaux & des trophées d'armes, enlevés au Anglais par les assiégés, décorent la salle du conseil.

---

(1) N. B. La fille de Charles VI s'appelait Catherine; je l'appelle Constance, c'est la seule licence que j'aie prise; car je ne mets pas au rang des licences poétiques la supposition que son mariage devait se célébrer à Rouen.

LIBRES  
SOUS L'EMPIRE  
DE LA LOI.

BLANCHARD  
OU  
LE SIÈGE DEROUEN,  
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

GUY, MONTAGU.

GUY.

AVANT que le conseil se rassemble en ces lieux,  
Je pourrai dévoiler mes projets à tes yeux,  
Ami ; depuis long-tems je vois que ta constance  
Commence à se lasser des malheurs de la France,  
Que de tous les partis, qui déchirent son sein,  
Celui que j'embrassai doit seul être le tien.

Convaincu que le peuple est peu fait pour l'empire,  
Qu'aux grands seuls appartient l'honneur de le  
conduire,

Je t'ai vu chaque jour t'indigner comme moi,  
Qu'il osât se flatter de nous donner la loi.

Je puis donc dans ton sein déposer sans rien craindre  
Tous les secrets d'un cœur lassé de se contraindre :  
Sûr que jaloux des droits reçus de tes aïeux,  
Tu brigueras l'honneur de commander comme eux,  
Et que tu m'aideras à punir l'insolence  
D'un peuple ambitieux né pour l'obéissance.

M O N T A G U.

Oui, seigneur, vous pouvez avec sécurité  
Confier vos projets à ma fidélité ;  
De mes nobles aïeux je garde la mémoire,  
Des droits qu'ils m'ont transmis je soutiendrai la  
 gloire ;

J'ai défendu la votre, & vous savez, seigneur,  
A quels emportemens se livra ma fureur ;  
Quand Blanchard, des soldats captivant le suffrage,  
Vous ravit les honneurs dûs à votre courage,  
Revêtit un rival, de vos exploits jaloux,  
Du droit de commander qui n'était dû qu'à vous.

G U Y.

Oui, je sais que ton ame, à me plaire attachée,  
De cet injuste affront fut vivement touchée ;  
Mais puisque le rival qui me fut préféré,  
Que Jourdain porte un nom de tous tems révéré,  
Qu'à d'illustres aïeux il doit son origine,  
Qu'il n'a point provoqué lui-même ma ruine,  
Que je puis sans rougir marcher sous ses drapeaux  
Et suivre sur ses pas les traces des héros ;  
J'aurais pu, méprisant une cabale obscure,  
Laisser au tems le soin de venger mon injure.

J'aurais pu même encor voir sans regret Blanchard  
 Marcher à mes côtés sous le même étendard ;  
 Mais ma fierté s'indigne & mon honneur s'offense,  
 Quand mon œil effrayé mesure sa puissance.  
 Je ne puis plus douter que ce séditieux  
 N'ait conçu les projets les plus ambitieux ,  
 Et qu'il ne veuille enfin au peuple qu'il caresse  
 Sacrifier bientôt les droits de la noblesse.  
 Il s'est fait dès long-tems un parti redouté ;  
 En invoquant les noms de loix , de liberté ,  
 Il a soustrait le peuple au frein de l'esclavage ;  
 Par l'attrait du pouvoir il enflé son courage ;  
 Il plaint son infortune , il lui vante ses droits ,  
 Il lui fait espérer , pour prix de ses exploits ,  
 Que remonté bientôt au rang de ses ancêtres ,  
 Il ne tardera pas à gouverner ses maîtres .  
 De cet espoir flatteur tout le peuple enchanté ,  
 Déjà d'un conquérant affecte la fierté ;  
 Le chef séditieux que son amour révère ,  
 De la France , à l'en croire , est le Dieu tutélaire ;  
 Et le nom de Blanchard d'éloges entouré ,  
 En tous lieux repandu , par-tout est adoré .  
 Ce sont tous ces honneurs dont mon ame s'irrite ;  
 J'af peine à contenir le dépit qui m'agite ,  
 Lorsque je réfléchis qu'un obscur plébéien ,  
 De l'état à mes yeux proclamé le soutien ,  
 D'un peuple méprisable encourageant l'audace ;  
 De l'empire Français prétend changer la face .  
 N'en doutons point , ami , si le roi d'Albion  
 Sous ces murs trouve un terme à son ambition ,  
 Forcé de renoncer à sa noble entreprise ,  
 S'il regagne en fuyant les bords de la Tamise ,  
 Si les divisions qui troublent les Français  
 Viennent à se calmer , & font place à la paix ,  
 Notre empire fondé sur la force des armes ,

Qui ne peut subsister qu'au milieu des allarmes,  
 Est détruit sans retour; las de subir nos lois,  
 Le peuple reprendra l'usage de ses droits,  
 Et libres dans leurs cours, ses fureurs sacrilèges  
 Ne respecteront plus ni rangs ni priviléges ;  
 Et de vils plébéiens devenus nos rivaux,  
 D'un pas audacieux marcheront nos égaux.  
 De Charles comme moi tu connais la faiblesse,  
 Il hait les grands, les craint, leur puissance le blesse;  
 Du peuple qu'il chérit il est idolâtré,  
 Et tous les courrisans dont il est entouré,  
 Exilés de sa cour, sans honneurs, sans fortune,  
 Traineront dans la foule une vie importune :  
 Voilà ce que je crains; ces revers sont affreux.  
 Pour nous en garantir, unissons-nous tous deux,  
 Le moment est venu de changer de patrie,  
 D'immoler à l'Anglais Blanchard & la Neustrie.  
 Le héros d'Albion jaloux de conserver  
 Un sceptre que le tems ne lui puisse enlever,  
 Des chevaliers Français connaîtra le mérite,  
 Et des grands près de lui rassemblera l'élite.  
 C'est m'expliquer assez; si tu veux partager  
 L'honneur de l'entreprise où je vais m'engager,  
 La faveur de Henri sera ta récompense,  
 Parle :

#### M O N T A G U.

Ah! que ce jour tarde à mon impatience,  
 Je hais autant que vous ce peuple factieux,  
 Moi-même j'en reçus des outrages nombreux. ....  
 Mais je ne prétends pas rappeler mes injures,  
 Les momens sont trop chers pour les perdre en  
 murmures.

Nos députés hier abandonnant la cour,  
 Vers ces murs à grands pas ont hâté leur retour,

(5)

Et du camp des Anglais franchissant la barrière,  
Ils ont dans ce palais dévancé la lumière.  
Dailly marche à leur ~~suite~~<sup>sorte</sup>, & près de nos ramparts  
Nous verrons dès ce jour flotter ses étandarts.  
Songez-y bien, seigneur, s'il faut que son courage  
Parvienne jusqu'à nous à s'ouvrir un passage,  
S'il entre triomphant. . . . .

G U Y.

Ami, j'ai tout prévu,  
Henri de son approche est déjà prévenu ;  
Il sait quel est Dailly, le nombre de sa suite ;  
Et sur mes seuls avis réglera sa conduite.  
Envain dans ce secours Rouen met son espoir ;  
Et si quelque malheur que je n'ose prévoir,  
Avant la fin du jour ne vient à me confondre,  
Demain Rouen succombe, & j'ose te répondre  
Que Blanchard, prisonnier d'un vainqueur irrité,  
Aura reçu le prix de sa témérité.

M O N T A G U.

Mais ne craignez-vous point que l'aimable Constance  
De l'amoureux Henri n'implore la clémence ?  
Que ce prince vaincu par ses tendres discours,  
De ce séditieux ne ménage les jours ?  
Blanchard de la princesse a su gagner l'estime,  
Elle le voit, l'honore, elle-même l'anime  
A braver tous les maux que le ciel en courroux  
Et la faim dévorante accumulent sur nous.  
Blanchard de son côté curieux de lui plaire,  
Sur un peuple indigent qu'elle chérit en mère,  
Va verser ses bienfaits, & prodigue de soins  
Par-tout de l'infortune adoucit les besoins,  
Et s'attachant les cœurs par la reconnaissance  
Leur fait d'un sort plus doux entrevoir l'espérance.  
Abandonnera-t-elle au courroux de Henri

L'idole de ce peuple, & son plus ferme appui  
 Vous le savez d'ailleurs Henri brûle pour elle ;  
 Charles toujours soumis à la fière Isabelle,  
 Du comte de Clermont méconnaissant les droits  
 Lui préfère un amant ceint du bandeau des rois ;  
 Et ce traité devait, selon toute apparence,  
 Réunir à jamais l'Angleterre & la France.  
 Rouen fut désigné pour le lieu de l'himene ;  
 Et le jour où Rouen la reçut dans son sein,  
 Du retour de la paix nous présenta l'image ;  
 Le peuple ivre de joie, assiégeait son passage,  
 Ses vœux du ciel pour elle imploraient les faveurs,  
 Et ce jour l'infortune oublia ses douleurs.  
 Mais lorsque de Henri comptant les injustices,  
 Blanchard de ses captifs lui peignit les supplices,  
 Les remparts de la ville entourés d'échafauds,  
 Et le sang ruisselant sous le fer des bourreaux ;  
 Une subite horreur sur son front répandue,  
 Deroba tout-à-coup ses charmes à ma vue ;  
 De ses yeux indignés je vis couler des pleurs,  
 Et depuis ce moment en butte à ses rigueurs,  
 Banni de sa présence, ainsi que de son ame,  
 Henri n'a pu pour lui faire parler sa flamme.  
 Vous jugez par quels soins il faudra regagner  
 Un cœur qui dès ce temps paraît le dédaigner.  
 Mais que ne peut l'amour suivi de la clemence ?  
 L'amour seul de ses torts réparerait l'offense ;  
 Nous le verrons jaloux de prévenir ses vœux,  
 Rapporter à Constance un cœur respectueux ;  
 Et les jours de Blanchard sont le premier hommage  
 Dont la tendre Constance exigera le gage.  
 Et je crains.

## GUY

Comme toi j'ai prévu ce retour,  
 Trop ordinaire aux cœurs qu'a subjugués l'amour ;

Et je ne doute pas qu'un moment de caprice  
 Ne pût de mes projets renverser l'édifice.  
 Mais si je m'apperçois qu'elle veuille tenter  
 De flétrir un vainqueur qui doit le détester,  
 Avant que de Blanchard elle obtienne la grâce ;  
 Nous n'aurons plus peut-être à craindre son audace.  
 Toutefois contre lui dans mainte occasion,  
 J'ai su de la princesse éveiller le soupçon.  
 En louant ses vertus, en vantant sa vaillance,  
 De ses emportemens j'ai blâmé l'imprudence ;  
 J'ai rejetté sur lui le refus des traités  
 De la part de Henri plusieurs fois présentés,  
 Et ma dextérité, si j'en crois l'apparence,  
 A fait dans son esprit germer la défiance ;  
 Cher ami, je m'abuse, ou depuis quelque temps  
 Elle n'a plus pour lui les mêmes sentimens.  
 Enfin Henri jaloux de revoir la princesse,  
 Demande une entrevue, il l'attend, il la presse,  
 Il vient à ses genoux déposer ses remords ;  
 Et le jour où Constance oubliera tous ses torts,  
 Qui de leur himenée éclairera la fête,  
 De la France à l'Anglais soumettra la conquête.  
 Blanchard dont cet himen confondrait les complots  
 Voudra nous susciter des obstacles nouveaux,  
 Et fermant à Henri l'accès de nos murailles,  
 Commettre notre sort au hasard des batailles ;  
 S'il ose en plein conseil proposer ce parti,  
 Ne crois pas qu'il échappe au courroux de Henri.  
 Mais quand à mon avis tu le verrais souscrire,  
 Je ne manquerai pas de moyens de lui nuire.  
 Je t'en ai dit assez, ami, pour écarter  
 Tous les scrupules vains qui pourraient t'arrêter.  
 De toi seul désormais ton destin va dépendre ;  
 Dans ce palais bientôt le conseil va se rendre,  
 Recueille avidement les différens avis  
 Pour en faire au besoin de fidèles récits ;

Odieux à Blanchard, je crains qu'il ne soupçonne  
 Les utiles projets où mon cœur s'abandonne.  
 Si Henri dans nos murs est admis sur sa foi,  
 Je ne le verrai point. . . . On entre. . . . Garde-toi  
 Qu'un geste, ou qu'un regard, démentant ta prudence,  
 Ne trahisse un secret d'où dépend ma vengeance.

SCÈNE II.

JOURDAIN, BLANCHARD, GUY, MONTAGU,  
*Chevaliers, Citoyens.*

JOURDAIN.

**G**ÉNÉREUX chevaliers; vertueux citoyens,  
 Vous tous de la patrie honorables soutiens,  
 Je ne viens point ici vous retracer l'histoire  
 De nos malheurs passés, source de notre gloire.  
 Essex, Durfort, Clarence ont expiré par vous;  
 L'intrépide Cécile est tombé sous mes coups;  
 Mais de tous les guerriers qui marchaient à ma suite  
 Le glaive de la mort a moissonné l'élite,  
 Et Rouen chaque jour plus vivement pressé  
 D'un sinistre avenir me paraît menacé.  
 Ce perfide artisan de la perte publique  
 Philippe de l'état ministre despotique  
 Trahit son prince & nous, trop sûrs que nos succès  
 Auraient mis quelqu'obstacle à ses desseins secrets.  
 Il devait, ralliant les forces de la France,  
 De nos murs assiégés presser la délivrance.  
 Le parjure aujourd'hui rétracte ses sermens,  
 Dailly seul escorté de quelques combattans,  
 Doit ce soir dans nos murs tenter de s'introduire;  
 Mais s'il faut que Henri dans ses pièges l'attire,  
 Après ce dernier coup que nous devons prévoir,

Nos malheurs sont comblés, & Rouen sans espoir.  
 Comptant sur des secours qu'il ne faut plus attendre,  
 Nous avons jusqu'ici refusé de nous rendre,  
 Et préférant la mort à la honte des fers,  
 Rejeté les traités qui nous étaient offerts.  
 Soit que notre constance ait étonné son ame,  
 Soit que pour la princesse un pur amour l'enflamme,  
 Impatient du moins de s'offrir à ses yeux,  
 Henri fait demander d'être admis en ces lieux.  
 C'est à vous maintenant de régler ma conduite,  
 D'un refus offensant d'envisager la suite,  
 De voir si, dans l'état où le sort nous a mis,  
 Il ne vaudrait pas mieux désarmer à ce prix  
 Un vainqueur qui soumis aux vertus de Constance  
 Pût rendre enfin le calme & la paix à la France.

## G U Y.

Seigneur, tant que la guerre a promis à nos vœux  
 Un succès moins contraire, & des tems plus heureux,  
 Toujours inébranlable aux coups de la fortune,  
 J'ai prodigé mon sang pour la cause commune;  
 Comme vous inflexible, & sourd à tout traité,  
 J'ai combattu six mois pour notre liberté;  
 Et que ne pouvons-nous avec quelqu'assurance  
 D'un prompt secours encor concevoir l'espérance;  
 Mais quel espoir, seigneur, peut rester désormais  
 A ceux dont le destin trahit tous les projets?  
 Depuis que dans son cours la Seine est enchainée,  
 Des horreurs de la faim victime infortunée,  
 Cette cité languit sans espoir de secours,  
 La mort autour de nous circule tous les jours,  
 Et ce peuple ~~affame~~ doit enfin reconnaître  
 Qu'il n'a que trop ~~compté~~ sur les sermens d'un  
~~Quand Charles un vain Phantome, et que l'elijue~~  
 Quand le sort est douteux, renoncer au combat  
 C'est trahir à-la-fois & sa gloire & l'état.

Mais quand dans l'avenir la fortune inhumaine  
Ne nous laisse entrevoir qu'une chute certaine,  
Il est tems de céder. L'excès de la valeur  
Est de savoir alors survivre à son malheur ;  
Et réserver ses jours pour un tems plus propice ,  
C'est faire à son pays un noble sacrifice.

Si le roi d'Albion préférât désormais  
Aux lauriers des combats l'olive de la paix ,  
Si soumis à son tour & vaincu par ses charmes ,  
Aux vertus de Constance il vient rendre les armes ,  
Et si d'un conquérant loin d'affecter l'orgueil ,  
La valeur près de lui trouve un facile accueil ,  
Hâtons-nous de conclure un traité dont la gloire  
De notre résistance éternise l'histoire.

— B L A N C H A R D .

Puisque vous exigez que ma sincérité  
Sur nos vrais intérêts s'explique en liberté ,  
Je parlerai, seigneur, sans que la complaisance  
M'arrache un vil conseil dont ma vertu s'offense ;  
Je ne vous peindrai point ces nobles prisonniers  
Pris par lui sous ces murs en vengeant leurs foyers ,  
Dont vainement Dorset sollicita la grâce ,  
Immolés par son ordre autour de cette place ;  
Ni cinq mille François dans les champs d'Azincour  
Par ses barbares mains égorgés en un jour .  
Souvent un conquérant , quand la raison l'éclaire ,  
Rougit de ces excès qu'enfante la colère ;  
Je sais même, seigneur, que depuis quelque tems  
Il n'a point redonné ces spectacles sanglans ,  
Et ce bonheur remonte à l'heureuse journée ,  
Où la fille des rois à son lit destinée ,  
En entrant dans nos murs adoucit nos destins .  
Je dirai plus, seigneur, peut-être que ses mains  
De ces crimes honteux se seraient abstenues ,

Si

Si de ses courtisans les ames corrompues  
 Dans son cœur jeune encore épanchant leur poison,  
 N'eussent trop exalté sa fière ambition.  
 Mais cette ambition que Rouen seul arrête,  
 De l'empire Français dévore la conquête ;  
 Et nous dont autrefois les bras se sont armés  
 Pour ~~affranchir~~ <sup>assurer</sup> les droits des peuples opprimés,  
 Pour chasser de la cour les partisans d'un trône  
 Qu'assiège l'intérêt, que le crime environne,  
 Et par un juste accord soumettre au frein, <sup>des temps</sup> ~~des lois~~  
~~La liberté du peuple & le pouvoir des rois,~~  
 D'un despote étranger méprisables esclaves,  
 C'est nous qui des Français forgerions les entraves !  
 Seigneur, voilà l'espoir qui l'amène en ces lieux.  
 Tout plein de ses projets, ce prince ambitieux  
 Du voile de l'amour couvre sa politique,  
 Mais c'est le moindre soin où son ame s'applique.  
 Un moment quelquefois mène à de grands revers ;  
 Ce guerrier si fameux par tant d'exploits divers,  
 D'Albret, dont le nom seul inspirait les alarmes,  
 Dut à l'erreur d'un jour la honte de ses armes ;  
 Instruit par son exemple à ne rien négliger,  
 Henri d'un trop long siège entrevoit le danger ;  
 Il craint avec raison de lasser la constance  
 De ses soldats peu faits à tant de résistance,  
 Et ne pouvant nous vaincre, il veut nous diviser.

## G U Y.

Le passé suffit seul pour vous désabuser ;  
 Henri par la victoire affranchi de la gêne . . .

## B L A N C H A R D.

La victoire entré nous est encore incertaine,  
 Et sans la trahison peut-être son orgueil  
 eût trouvé sur ces bords un dangereux écueil.  
 Le sort peut à la fin se lasser de nous nuire,

B

Et nos derniers efforts auront sauvé l'empire.  
 Mais nous avons ici des ennemis secrets  
 Plus à craindre pour nous que le fer des Anglais.  
 Ah! loin d'ouvrir nos murs au roi qui les assiège,  
 Ne songeons qu'à punir quiconque le protège;  
 Et nous pourrons encor, malgré tous nos revers,  
 Par de nombreux exploits étonner l'univers.  
 Sans reporter, seigneur, vos regards en arrière,  
 Envisagez la gloire au bout de la carrière,  
 Prête à guider nos pas vers l'immortalité.  
 Est-ce quand un guerrier, justement redouté,  
 Vient nous fortifier du secours de ses armes,  
 Que nous devons, seigneur, concevoir des alarmes?  
 Envain depuis six mois aurons-nous combattu,  
 Si ce jour malheureux dément notre vertu.  
 Songeons qu'en ce moment la France nous contemple,  
 Que l'avenir de nous attend un grand exemple,  
 Et que le ciel nous doit, pour prix de nos travaux,  
 La palme du triomphe ou la mort des Héros.

## G U Y.

Vous pourriez conserver cette noble assurance,  
 Si le ciel de Henri n'embrassait la défense.  
 S'il est beau de mourir dans les champs de l'honneur,  
 C'est lorsque dans la tombe on descend en vainqueur;  
 Mais quels nouveaux exploits peut nous promettre  
 encore

Un peuple languissant & que la faim dévore?  
 Dailly nous rendra-t-il ces chevaliers Français  
 Moissonnés sous vos yeux par le fer des Anglais?  
 Vous-même pardonnez, si, par cette peinture,  
 De votre cœur saignant je rouvre la blessure;  
 Vous avez de vos fils à pleurer le trépas  
 Et ces pertes, seigneur, ne se réparent pas.

## B L A N C H A R D.

Quittant avec éclat cette pénible vie,  
 Leur trépas fut du moins utile à leur patrie;

J'ai vu porter leurs corps sur ces drapeaux sanglants  
 Et ce spectacle à seul consolé mes vieux ans.  
 Seigneur, si vous croyez qu'une fureur divine  
 De ces sacrés remparts ait juré la ruine,  
 Partons : mais que ces toits par la flamme embrasés,  
 Ce palais englouti, nos remparts renversés,  
 A l'abord du vainqueur n'offrent sur son passage,  
 Qu'un immense tombeau théâtre de sa rage,  
 Tandis que réunis tous le fer à la main,  
 Nous irons de son camp nous ouvrir le chemin.

## G U Y.

Ah ! seigneur, en formant cette noble entreprise  
 Que j'admire avec vous, souffrez que je le dise,  
 Vous n'avez pas prévu, seigneur, dans quel danger,  
 Dans quel gouffre de maux elle peut nous plonger ;  
 Qui de nous, dites-moi, peut répondre à la France,  
 D'assurer la retraite & les jours de Constance ?  
 Au nom de la patrie, au nom de tous ses maux,  
 De sa propre vertu défendez ce héros.  
 Seigneur . . .

( *La plupart des chevaliers passent du côté de Guy.* )

## J O U R D A I N.

Rassurez-vous ; puisque Henri demande  
 D'être admis en ces lieux, je consens qu'il s'y rende ;  
 Puisse-t-il à Constance apporter à-la-fois  
 Un cœur & des vertus dignes d'un si beau choix ;  
 Il se peut qu'un traité suive cette entrevue ;  
 Mais de leuf entretien quelle que soit l'issuē,  
 Gardez-vous bien, seigneur, de croire que jamais  
 Jourdain puisse avilir l'honneur du nom Français.  
 Croyez-moi, si la paix est rendue à l'empire,  
 Vous ne rougirez point, Blanchard, de la souscrire.

( *A Guy.* )

De vos guerriers, seigneur, entourez ces ramparts ;

Veillez sur-tout, que rien n'échappe à vos regards.  
( *A Blanchard.* )

Et vous à qui le ciel fit don de sa sagesse,  
A recevoir le roi, disposez la princesse,  
Et revenez ensuite accompagner mes pas.

SCENE. III.

BLANCHARD, GUY, MONTAGU.

BLANCHARD.

**V**ous l'emportez, seigneur, je ne m'en plaindrai pas ;  
Mais désespère-t-on de la cause commune,  
Quand la valeur encor peut vaincre la fortune ?

GUY.

La valeur tient souvent de la témérité.

BLANCHARD.

Trop de prudence tient de la timidité.  
Mais l'ordre du conseil doit me fermer la bouche ;  
Si l'intérêt public est le seul qui vous touche,  
Cet intérêt, seigneur, m'impose aussi la loi.  
De suivre aveuglément l'ordre que je reçoi.  
La gloire d'un soldat est dans l'obéissance.

SCENE IV.

GUY, MONTAGU.

GUY.

**A**u devant de Henri va, cours en diligence ;  
Il faut qu'instruit par toi des fureurs de Blanchard,  
Il dévoue à la mort ce farouche vieillard ;  
Répond lui, sur ma foi, qu'avant la nuit prochaine,  
Rouen reconnaîtra sa grandeur souveraine.

*Fin du premier acte.*

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

BLANCHARD, CONSTANCE, ELÉONORE,  
*Suite de Constance.*

CONSTANCE.

Qu'ATTENDEZ-VOUS de moi, Blanchard ? Etaït-ce  
à vous  
De porter à mon cœur de si sensibles coups ?  
Qui ? moi ! paraître aux yeux d'un vainqueur en furie,  
Qui de torrens de sang inonde ma patrie !  
L'avez-vous cru ? Comment ai-je pu m'attirer  
Le trait désespérant qui vient me déchirer ?  
Et vous, sage Blanchard, en qui l'état contemple  
L'ami de la vertu dont vous donnez l'exemple,  
Vous de qui j'attendais des conseils paternels ;  
C'est vous qui prétendez m'entraîner aux autels !  
Non, Blanchard, c'est vain, quoique vous puissiez  
dire,  
Cet ordre est trop affreux, je ne puis y souscrire.

BLANCHARD.

Madame, j'ai prévu ces transports généreux,  
Croyez que le conseil eût secondé vos vœux  
Si nous pouvions encore avec quelqu'assurance  
De nos murs assiégés prolonger la défense ;  
Mais ne nous livrons point à cet espoir trompeur ;  
Ce n'est pas que glacé d'une lâche terreur

Je prétende moi seul au fort de la tempête,  
 Me soustraire aux dangers qui menacent ma tête,  
 Mourir pour son pays est un assez beau sort,  
 Pour me faire envier l'honneur de cette mort;  
 Mais sans utilité sacrifier sa vie,  
 Au lieu de la servir, c'est trahir sa patrie.  
 Je l'avouerai pourtant, loin d'avoir adopté  
 Le parti dont gémit votre noble fierté,  
 Pour rendre à nos vainqueurs leur conquête inutile,  
 Je voulais cette nuit abandonner la ville,  
 Embraser son enceinte, & le fer à la main,  
 A travers l'ennemi nous frayer un chemin.

## C O N S T A N C E.

Ah! que n'a-t-on tenté cette illustre entreprise!  
 C'est par de tels exploits que l'on s'immortalise.

## B L A N C H A R D.

Sans l'auguste dépôt remis entre nos mains,  
 Et dont nous devons compte au reste des humains,  
 Ce jour de nos efforts consacrant la mémoire,  
 Aurait de la Neustrie éternisé la gloire;  
 Mais le conseil, madame, a frémi de vous voir  
 Partager un péril. . . .

## C O N S T A N C E.

Pouvait-il m'émouvoir?  
 Que m'importent des jours que le chagrin consume,  
 Et dont rien ne peut plus adoucir l'amertume?  
 S'il faut abandonner ce peuple à ses malheurs,  
 Quelle main tarira la source de mes pleurs?

## B L A N C H A R D.

Vous lui pouvez, madame, encor servir de mère,  
 Mais gardez d'embrasser une vaine chimère,  
 Envisagez l'état où nous sommes réduits;

Ne nous assurons point sur le secours promis;  
 Ce secours est trop faible, & s'il faut vous le dire;  
 La guerre de nos maux n'est pas encor le pire;  
 La famine & la peste unissant leurs fléaux  
 Ont changé cette ville en d'immenses tombeaux:  
 De citoyens armés à peine un petit nombre  
 De nos anciens guerriers nous retrace-t-il l'ombre.  
 Dans l'état déplorable où le sort nous a mis,  
 Je ne puis du conseil désapprouver l'avis.  
 Et j'ose ici, madame, au nom de tout l'empire,  
 Au nom de nos malheurs vous presser d'y souscrire,  
 Et sur-tout de ne pas réduire au désespoir  
 Un vainqueur que l'amour livre en votre pouvoir.

## C O N S T A N C E.

Je vous entends: il faut que cette main tremblante  
 Aille serrer sa main de sang encor fumante.  
 Que diriez-vous de moi, citoyens généreux,  
 Mânes de ces héros égorgés en ces lieux,  
 En voyant de vos rois la fille infortunée  
 Marcher sur votre cendre aux autels d'himénée?  
 O! vous, tristes objets de mes pleurs superflus,  
 Honneur de mon pays, qu'êtes-vous devenus?

## B L A N C H A R D.

Madame, suspendez ces funestes alarmes,  
 Leur immortel trépas n'exige point de larmes;  
 Je vois les lauriers croître autour de leurs tombeaux,  
 Et la honte flétrir le front de leurs bourreaux.  
 Henri dont la vengeance ordonna leurs supplices,  
 N'est pas à regretter ces sanglans sacrifices;  
 Et depuis que Rouen vous recut dans son sein,  
 D'aucun crime semblable il n'a souillé sa main.  
 De son amour pour vous c'est le premier ouvrage;  
 Que n'obtiendrez-vous point de son jeune courage?

Les vertus peuvent tout sur un cœur amoureux,  
 Et j'attends tout du jour qui formera vos nœuds;  
 Vous pourrez, avec art ménageant l'Angleterre,  
 Relever le parti de votre auguste pere;  
 Du sein de nos malheurs faire sortir la paix,  
 Et rendre enfin le calme à l'empire Français.  
 Henri depuis six mois n'a dû que trop comprendre  
 Ce que sont les Français, ce qu'il doit en attendre,  
 Et la sagesse veut qu'il ne puisse dicter  
 Des traités que l'honneur défendrait d'accepter.  
 Un ordre dont Jourdain a chargé ma prudence,  
 Madame, en d'autres lieux exige ma présence;  
 Je vous quitte, madame, & je laisse en vos mains  
 Le destin de l'empire & celui des humains.

SCENE II.

CONSTANCE, ÉLÉONORE, Suite.

CONSTANCE.

**N**É m'abandonnez pas, ma chère Éléonore,  
 Quel est ce jour affreux dont j'entrevois l'aurore?  
 Comment paraître aux yeux d'un vainqueur indigne,  
 Terrible d'autant plus que je l'ai dédaigné?  
 Comment de ses regards soutenir le reproche?

ÉLÉONORE.

Eh! madame, pourquoi craindriez-vous l'approche  
 D'un amant couronné qui vient à vos genoux  
 Déposer en tremblant son sceptre & son courroux?  
 Eclairé par l'amour, désarmé par vos charmes,  
 Trop heureux de tarir la source de vos larmes,

Loin de vous demander compte de vos dédains;  
 Il se reprochera lui-même vos chagrins.  
 Ne le voyez donc plus furieux, sanguinaire,  
 Egare par l'orgueil, égaré par la guerre.  
 Revoyez-le plutôt à lui-même rendu,  
 Vainqueur des passions, soumis à la vertu,  
 Tendre, respectueux, enfin prêt à souscrire  
 A tout ce que vos yeux prétendront lui prescrire.

## C O N S T A N C E.

Hélas! il fut un tems où mon sensible cœur  
 Attendait de lui seul le calme & le bonheur,  
 Et j'aurais cru naguère, en partageant son trône,  
 Des mains de la vertu recevoir la couronne.  
 Combien je m'abusais! Par quelle cruauté  
 N'a-t'il pas démenti cette feinte bonté,  
 Dont les dehors semblaient promettre à l'Angleterre  
 Un monarque accompli, l'exemple de la terre!  
 C'est un guerrier féroce au carnage endurci,  
 Un tiran dont l'orgueil ne peut être adouci;  
 Et qui depuis six mois, enflé par la victoire,  
 A déchirer mon cœur a mis toute sa gloire.  
 Ah! si le ciel sensible à mes tourmens affreux  
 Pouvait toucher son cœur d'un remords vertueux!  
 Si j'osais me flatter de le revoir encore  
 Tel que mes yeux! . . .

## E L É O N O R E.

Eh bien?

## C O N S T A N C E.

O! mon Eléonore!  
 Ce soupir me trahit, tu m'entends; ma rougeur  
 Ne t'explique que trop les secrets de mon cœur.  
 Mais du moins prends pitié du trouble qui m'opresse,  
 Dérobe à tous les yeux ma honteuse faiblesse;

( 20 )

Loin d'accroître un amour que je dois étouffer,  
Dis-moi plutôt comment je puis en triompher.

E L É O N O R E.

Eh! madame, pourquoi rougir de votre flamme?  
Lorsque l'amour vainqueur s'empara de votre ame,  
Les vertus d'un héros parlant en sa faveur,  
Justifiaient assez le choix de votre cœur.  
Si d'un pouvoir sans frein l'amorce enchanteresse  
A depuis égaré sa bouillante jeunesse,  
C'est l'excusable écart d'un âge impétueux.  
Mais puisqu'enfin l'amour le ramène à vos yeux,  
Songez bien que Blanchard, l'appui de la patrie;  
Ce héros plébéien, l'honneur de la Neustrie,  
Vous invite lui-même à ne plus différer  
La pompe d'un himen qui peut tout réparer.

C O N S T A N C E.

Il est vrai que Henri n'est point né sanguinaire,  
Que dès qu'il la connut, la vertu lui fut chère;  
Il me souvient du jour où l'ordre du destin  
Remit du grand Henri le sceptre dans sa main;  
Etouffant un orgueil, qu'eût excusé son âge,  
Des grands de ses états il refusa l'hommage,  
Et voulut qu'avant tout un serment solennel  
Assurât à son peuple un amour paternel.  
Quels sinistres conseils, corrompant sa jeunesse,  
Peuvent avoir sitôt égaré sa sagesse?  
Et comment ce Blanchard, lui qui m'a tant de fois  
Revoltée au récit de ses sanglans exploits,  
Peut-il à ses désirs me presser de me rendre?  
J'estime ses conseils & n'y puis condescendre,  
Serait-ce un artifice?

E L É O N O R E.

Et par quel intérêt?

## C O N S T A N C E.

Je ne sais : mon esprit le soupçonne à regret ;  
 Mais Guy paraît le craindre, & si je dois l'en croire,  
 Blanchard au fond s'occupe assez peu de ma gloire.  
 Enfin un trouble affreux assiège mon esprit.

## E L É O N O R E.

Ah ! madame, songez, quoique l'on vous ait dit,  
 Que l'état dans Blanchard admire sans partage.  
 La valeur d'un héros avec l'ame d'un sage.  
 Il ne se dément point ; l'austère vérité  
 Sur ses lèvres sans fard a toujours habité.  
 Si les evènemens règlent sa politique,  
 Madame, ainsi le veut la fortune publique.  
 Je veux croire que Guy plein de sincérité,  
 Du zèle le plus pur est pour vous transporté ;  
 Mais je vous avouerai, madame, que la France,  
 Entre Blanchard & lui, met beaucoup de distance.  
 On vient, c'est le roi...

## C O N S T A N C E.

Dieu ! témoin de ma douleur,  
 Cache au moins à ses yeux les troubles de mon cœur !

## S C E N E . I I I.

H E N R I , C O N S T A N C E , E L É O N O R E ,  
*Suite de Henri, Suite de Constance.*

## H E N R I .

J'IMPOSE enfin silence à la voix de la guerre,  
 Madame, j'ai parlé, les foudres d'Angleterre  
 Vont cesser désormais d'ébranler vos remparts ;

La paix sera le fruit d'un seul de vos regards,  
 Ce que n'ont pu Rouen, les forces de la France,  
 La valeur des guerriers armés pour sa défense,  
 Les pièges de la guerre, & tout l'art des combats,  
 Vous seule l'obtenez. Soumis par vos appas,  
 Je borne ici ma course, & vous aurez la gloire  
 D'enchaîner cette main que guide la victoire.  
 Tout autre plus jaloux des droits d'un conquérant,  
 Eût écouté la voix de son ressentiment,  
 Et libre d'imposer un prix à sa clémence,  
 Il eût de vos guerriers puni la résistance,  
 Mais, leur stoïque orgueil, leur intrépidité,  
 Irrite mon courage & plaît à ma fierté ;  
 Moi même je l'admire, & ce sincère hommage  
 Doit d'un peuple vaincu consoler le courage ;  
 Enfin vous pouvez tout ; l'amour va réparer  
 Tous les maux que la guerre ici fait endurer,  
 Vos champs abandonnés & vos villes désertes,  
 Dans le sein de la paix vont oublier leurs pertes ;  
 Cette cité, l'état, les Français, leur destins,  
 Le sort de leur vainqueur, tout est entre vos mains.  
 Mais pour prix d'une ardeur si digne de vous plaire,  
 Dois-je au moins me flatter d'un accueil moins sévère ?  
 L'amour daignera-t-il couronner les exploits,  
 D'un vainqueur que le ciel protégea tant de fois ?

#### CONSTANCE.

Puisque vous m'annoncez que l'amour vous ramène  
 Dans ces lieux, si long-temps assiégés par la haine,  
 Que la sincérité se peint dans vos discours,  
 Je dois aussi, seigneur, m'expliquer sans détours ;  
 Je n'ai point oublié le jour où l'Angleterre,  
 Vous remit l'héritage & le sceptre d'un pere ;  
 L'éclat de vos vertus, vos glorieux travaux,  
 Vous plaçaient jeune encore au nombre des héros ;

Et lorsque je recus l'aveu de votre flamme,  
 Je sentis quelqu'orgueil à captiver vorre ame;  
 A régner sur un cœur par la gloire animé.  
 J'esperais qu'un amour par mes yeux allumé,  
 Eteignant dans vos mains les flambeaux de la guerre;  
 Des maux qu'elle a soufferts consolerait la terre.  
 Prête à m'unir à vous par un nœud solennel,  
 J'arrive dans ces murs, où m'attendait l'autel;  
 Qu'ai-je vu? qu'ai-je appris en entrant dans la place?  
 Vous le savez, seigneur, sans que je le retrace.  
 De mes concitoyens par votre ordre égorgés,  
 Les mânes gémissons veulent être vangés.  
 Et c'est dans ces lieux même où tant d'objets funèbres  
 Rappellent les malheurs de ces ombres célèbres,  
 Qu'aux autels sur vos pas, vous voulez m'entraîner;  
 Et dans quels lieux, seigneur, pourriez-vous ordonner  
 La pompe & les apprêts de ce triste himenée?  
 Sera-ce dans les murs d'une ville indignée,  
 Où d'un pere en fureur les reproches, les cris,  
 Viendront vous demander compte du sang d'un fils?  
 Où le fils pleure un pere, où l'épouse éperdue,  
 Viendra vous reprocher vos crimes à ma vue?  
 Sera-ce hors des murs entre ces échafauds  
 Fumans encor du sang qu'ont versé vos bourreaux?  
 Ah! seigneur, est-ce ainsi que votre amour apprête,  
 D'une union si sainte, & la pompe & la fête?

## HENRI.

Madame, ainsi que vous, j'arrose de mes pleurs  
 La cendre des guerriers qu'ont perdu mes fureurs;  
 Et les remords cuisans, suite de l'injustice,  
 Dès long-tems dans mon cœur ont vengé leur supplice.  
 N'ajoutez point encore à de si rudes coups  
 L'insupportable poids d'un trop juste courroux.  
 Ne voyez plus en moi ce vainqueur sanguinaire,

Je vous apporte un cœur que votre exemple éclaire ;  
 Vous pouvez étouffer la foudre dans mes mains ,  
 Et vous en répondrez au reste des humains .  
 Si l'état parle seul à votre ame attendrie ,  
 Madame , rendez-vous aux vœux de la patrie ;  
 Songez que c'est à nous d'établir désormais  
 Entre Paris & Londre une constante paix ,  
 Et de former en France un royaume tranquille .  
 Le hardi Bourguignon , en trahisons fertile ,  
 L'avare Orléanais se disputent entre eux  
 Les débris dispersés d'un état malheureux .  
 Devenu votre époux , je prends pour votre pere ,  
 Le zèle d'un ami , son cœur , son caractère ;  
 Et du pieds des autels , où je deviens son fils ,  
 Je marche à son secours contre ses ennemis .  
 Vous ne répondez point , avouez-le , madame :  
 Le comte de Clermont règne encor sur votre ame ,  
 C'est à lui que je dois le mépris de mes feux ,  
 Madame ; & je serais moins coupable à vos yeux ,  
 Si... .

#### CONSTANCE.

Songez-vous , seigneur , que ce soupçon m'offense ?  
 Au comte de Clermont promise dès l'enfance ,  
 Sans que mon cœur encor pût faire un autre choix ,  
 Soumise à mes parens , j'aurais subi leurs loix ,  
 Et mes jours avec lui , dans un obscur silence ,  
 Se seraient écoulés au sein de l'innocence .  
 Mais ma bouche jamais n'a flatté son ardeur ,  
 Et je puis sans rougir descendre dans mon mon cœur .  
 Seigneur , à tant d'excès dont frémît la nature ,  
 De vos soupçons jaloux pourquoi joindre l'injure ?  
 N'imputez qu'à l'oubli des nobles sentimens  
 Qui de votre jeunesse embellissaient les ans ,  
 Le désespoir d'un cœur jaloux de votre gloire .

( 25 )

Ah ! quelque soit l'éclat dont brille une victoire,  
Croyez-moi, le triomphe est toujours acheté  
Par un sang précieux, cher à l'humanité.  
Naguère sur votre ame insensible à la haine,  
La générosité régnait en souveraine.  
Que n'êtes-vous encor ce héros dont le bras  
Arrachait les vaincus au glaive du trépas,  
Ou dont les yeux versaient des larmes sur leur cendre ?

H E N R I.

Eh bien ! madame, eh bien ! que faut-il entreprendre ?  
A quel prix mettez-vous l'oubli de mes fureurs ?

C O N S T A N C E.

De l'empire Français réparez les malfaçons,  
Réunissez, seigneur, Isabelle & mon frere ;  
Sur son trône ébranlé raffermissez mon pere ;  
Content d'une alliance entre les deux états,  
Aux plaines d'Albion renvoyez vos soldats ;  
A ces traits généreux reconnaissant un sage,  
Je pourrai sans rougir recevoir votre hommage,  
Ma main est à ce prix . . .

S C E N E I V.

HENRI, DORSET, *Suite de Henri.*

H E N R I.

**V**ous l'aviez bien prévu,  
Mes rrigueurs contre moi soulèvent sa vertu,  
Et dans sa résistance, à travers son langage,  
Des conseils de Blanchard je reconnaiss l'ouvrage.  
Toutefois poursuivons. Sans le don de sa main,  
A l'empire des lys j'aspirerais envain.  
Car enfin, comme vous, je connais l'impuissance

De ces droits qu'Edouard réclamait sur la France ;  
 Je n'ai, jusqu'à ce jour, de droits sur ces états ,  
 Que ceux que m'ont acquis ma valeur , mes soldats.  
 Du moins; si , par les nœuds d'un utile himenée ,  
 La princesse à mon sort joignait sa destinée ,  
 Au milieu de l'état , de ma gloire ébloui ,  
 Je pourrais sourdement fomenter un parti.  
 J'en ai besoin : des miens la constance se lasse.  
 Guy seul jusqu'à ce jour m'a sauvé la disgrâce  
 D'abandonner moi-même un siège encor douteux ,  
 Dont sans lui le succès eût mal servi mes vœux.  
 Il ne se dément pas , & j'attends de son zèle ,  
 Avant la fin du jour , une preuve nouvelle.  
 Pour ne rien négliger , assurons nos succès  
 En détachant Jourdain du parti des Français.  
 Jourdain seul & Blanchard , sous cette ville altière ,  
 M'ont arrêté six mois dans ma course guerrière.  
 Si Blanchard dans mes mains est remis en ce jour ,  
 Rien ne traversera désormais mon amour.  
 Je n'aurai plus du moins à redouter l'empire  
 D'un conseil dangereux qui s'obstine à me nuire ;  
 Et le sage Jourdain craindra par un refus  
 D'attirer sur Rouen des malheurs superflus.  
 Le crédit de Blanchard , à qui tout porte envie ,  
 Doit contre lui d'ailleurs armer sa jalousie ;  
 Peut-être son dépit n'attend pour éclater  
 Que le moment...

## D O R S E T.

Seigneur , gardez-vous d'y compter.  
 Je connais de Jourdain quel est le caractère ,  
 Exempt des passions , tourment d'un cœur vulgaire ,  
 Vertueux par principe & noble sans fierté ,  
 De Blanchard , sans envie , il voit l'autorité .

HENRI

( 27 )

H E N R I .

Quoi ! vous croyez , Dorset , qu'à mes dons insensible . . . .

D O R S E T .

On tente vainement une ame incorruptible .

H E N R I .

N'importe ; un conquérant , ami , doit tout tenter  
Pour gagner l'ennemi qui s'est fait redouter ;  
Que peut pour lui ce roi , que des princes perfides  
Entourent chaque jour de complots parricides ;  
Dont le peuple jouet de prêtres factieux ,  
En combattant pour lui , croit offenser les cieux ;  
Dont la crédulité , déifiant un homme ,  
Trémble encore au seul bruit des vains foudres  
de Rome :

Tandis que dans ma cour , comblé de mes faveurs ,  
Il peut demain monter au faite des grandeurs ?  
Je rougis des moyens où ma fierté s'abaisse ;  
Mais , Dorset , quel affront d'avouer ma faiblesse ,  
De montrer , par ma fuite , aux peuples d'Albion ,  
Henri triste jouet de son ambition !  
O ! toi peuple fidèle autant que magnanime ,  
Toi qui malgré ma haine arraches mon estime !  
Quelle est donc ta vertu , s'il faut pour t'asservir  
Descendre à des moyens dont mon front doit rougir ?  
Faut-il , loin d'ajouter à l'éclat de ma gloire ,  
Que l'honneur de ta chute éclipse ma victoire !

*Fin du second acte.*



C



## ACTE III.



### SCENE PREMIERE.

HENRI, JOURDAIN, *Gardes de Henri.*  
*Suite de Jourdain.*

H E N R I.

**G**ARDES, éloignez-vous; dans cet auguste asile,  
Sur la foi des François je suis calme & tranquille.  
Henri par des soupçons loin d'être combattu,  
Se livre aveuglément aux mains de la vertu.

(*Les gardes de Henri, & la suite de Jourdain se retirent.*)

Enfin, sage Jourdain, je puis donc sans mystère  
Dévoiler à vos yeux mon ame tout entière,  
Et sur des intérêts, qui devraient l'alarmer,  
Eclairer un grand cœur trop prompt à s'enflammer.  
Ce n'est pas que Henri n'admiré ce courage  
Inébranlable & calme au milieu de l'orage,  
Qui semble s'affermir encor sous le fardeau  
Des malheurs dont la guerre entoure son berceau,  
Mais la valeur connaît un terme légitime,  
Et l'on cède sans honte au sort qui nous opprime,  
Lorsque le seul succès que l'on peut obtenir,  
Est de hâter les maux qu'on voudrait prévenir.  
Vous le voyez, la guerre & la faim dévorante,  
Changent en un désert cette cité puissante;  
Son sein est inondé du sang de ses enfans;

Tandis que mes vaisseaux, maîtres des élémens,  
 Des rives d'Albion & des ports de la France,  
 Dans mon camp chaque jour apportent l'abondance.  
 Vingt mille citoyens, près ces murs désolés,  
 Ont péri sous vos yeux, par vous même exilés.  
 Déplorables jouets d'un ministre perfide,  
 Ne déméléz-vous point le dessein qui le guide?  
 Ouvrez les yeux, seigneur; envain vous attendez  
 Ces secours tant promis & jamais accordés:  
 Envisagez l'état penchant vers sa ruine;  
 La Flandre en proie aux feux d'une guerre intestine;  
 L'insolent Artevel, le dernier des humains,  
 Vers le trône des rois se frayant des chemins;  
 Paris fumant encor de la flamme brûlante  
 Qu'alluma dans son sein la discorde sanglante;  
 L'avidé Orléanais, par de secrets ressorts,  
 De l'état épuisé détournant les trésors;  
 Le Bourguignon jaloux d'envahir la couronne,  
 Tantôt le destructeur, tantôt l'appui du trône,  
 Du prince qu'il conduit minant l'autorité,  
 Et sacrifiant tout à sa duplicité.  
 Au milieu des fléaux qui désolent l'empire,  
 Quand ses propres enfans s'arment pour le détruire,  
 Sur quel étrange appui pouvez-vous vous fonder?  
 Tout ne vous dit-il pas qu'il est tems de céder?  
 De ses fiers citoyens la mâle résistance,  
 Envain contre mon joug a défendu Constance;  
 Cherbourg après trois mois à vu sur ses remparts,  
 Au dessus de vos lys, flotter les léopards,  
 Et du pied de ses murs aux rives de la Seine,  
 Tout adore, en tremblant, ma grandeur souveraine.  
 Cédez à votre tour, & sans vous aveugler,  
 Consentez aux bienfaits dont je veux vous combler:  
 Le premier de ma cour, dans la paix, dans la guerre,  
 De mon autorité sage dépositaire,

Sans craindre de rivaux, gouvernant sous mon nom,  
 Vous dicterez mes loix aux peuples d'Albion.  
 Pour prix de tant d'honneurs, & de ma confiance,  
 Je n'exigerai rien dont votre orgueil s'offense.  
 Que ce vil artisan de brigues, de complots,  
 Qui de votre patrie a troubié le repos,  
 Qui, né d'un sang obscur, indécentement partage  
 Un pouvoir qu'envierait le plus noble courage,  
 Qui soulève le peuple & le calme à son gré,  
 Que Blanchard, en un mot, dans mes mains soit livré.

## J O U R D A I N.

Seigneur, je l'avouerai: j'écoute avec surprise,  
 Ces coupables conseils que l'art envain déguise.  
 Ces pièges préparés, pour surprendre ma foi,  
 Sont indignes, seigneur, & de vous & de moi.  
 Le rang que vous m'offrez, vos bienfaits, votre estime,  
 Sont le prix des vertus, & non celui du crime;  
 La honte suit de près un injuste traité,  
 Et vous me puniriez de l'avoir accepté.  
 Qui? moi! sacrifier Blanchard à votre haine!  
 Dans quel aveuglement le dépit vous entraîne!  
 Le nom de ce héros, né dans l'obscurité,  
 Eclipsera le mien chez la postérité;  
 Fier de suivre ses pas, mon ame enorgueillie  
 Connait pour lui l'estime & non la jalouse:;  
 Soixante ans de vertus valent bien des aieux;  
 Si ce sont là, seigneur, des crimes à vos yeux,  
 Apprenez que son nom, la terreur qu'il inspire,  
 Sont des titres sacrés aux yeux de cet empire;  
 Et vous-même, seigneur, occupé d'autres soins,  
 Si vous l'aviez vaincu, vous le hairiez moins.  
 Quand j'ai reçu Henri dans cette auguste enceinte,  
 Exempt de défiance, au dessus de la crainte,  
 J'ai cru que las enfin de chercher les combats,  
 La paix allait renaitre entre les deux états,

Je m'abusais: envain à mon ame attendrie,  
 Vous retracez les maux de ma triste patrie;  
 Sans doute ils sont affreux, je les vois comme vous,  
 Mais sans perdre l'espoir de les réparer tous.  
 Ainsi n'espérez point, par ce vain artifice,  
 Des maux de mon pays me rendre le complice,  
 Associer Jourdain à ces lâches Français  
 Dont vous avez vous-même appuyé les projets;  
 Je sais avec le duc quel intérêt vous lie;  
 D'accord avec Calais la France le publie,  
 Et la guerre civile, allumée en ces lieux,  
 Est le fruit d'un traité qui vous unit tous deux.  
 Mais je ne prendrai point son exemple pour guide;  
 On s'égare aisément sur les pas d'un perfide.  
 Je contemple & Raoul, & Robert, & Richard,  
 Je les vois enchaîner la fortune à leur char,  
 Je vois leur successeur soumettre vos rivages,  
 Porter chez vous nos loix, nos mœurs & nos usages,  
 Rendre docile au frein de son autorité  
 Un peuple belliqueux, jusqu'alors indompté;  
 Et si de ses travaux j'interroge l'histoire,  
 Jamais la trahison n'en a terni la gloire;  
 La valeur lui soumit le trône des Anglais,  
 La valeur soutiendra l'empire des Français.  
 S'il tombe; dans sa chute il faut qu'il nous entraîne;  
 Mais le sort contre nous vainement se déchaîne,  
 Puisqu'en ces murs encor je vois avec Blanchard,  
 Mustel, Livet, Croixmare, & Martel & Cinq-Marc,  
 Guerriers dont la valeur ne s'est point démentie,  
 Dignes de soutenir l'honneur de la Neustrie.  
 Vous le voyez, seigneur, envain les léopards  
 Grondent depuis six mois autour de nos remparts;  
 Nous enchaînons encor leur impuissante rage,  
 L'excès du malheur même accroît notre courage,  
 Vous n'en pouvez douter. Nos femmes, nos enfans

( 32 )

Ont péri sous nos yeux dans ces fossés sanglans,  
Et de ceux que votre ordre a conduits au supplice ;  
Aucun n'a de son sort déploré l'injustice ;  
Mourant pour la patrie, ils se trouvaient heureux ;  
C'est à les imiter que se bornent nos vœux.

H E N R I.

Dans cette témeraire & vaine résistance,  
L'entrevois plus d'orgueil, seigneur, que de prudence.  
Quoi ! si tous vos guerriers, l'élite des Français,  
N'ont pu borner le cours de mes heureux succès,  
Quand la mort vous ravit cette utile ressource,  
Seuls, pensez-vous pouvoir m'arrêter dans ma course ?  
Qubliez-vous enfin de quel sang ont rougi  
Les plaines d'Azincour & les champs de Creci ?

J O U R D A I N.

Le sort dans ces combats trompa notre courage ;  
Tremblez de recevoir ici le même outrage.  
Souvent l'adversité voisine du bonheur,  
Flétrit par un revers les lauriers du vainqueur,  
Et sous les pas de ceux qu'éleva son caprice,  
L'inconstante fortune entr'ouvre un précipice. . .

H E N R I.

Je crains peu d'y tomber ; dès long-temps cette  
main,  
Enchaîne la victoire, & commande au destin ;  
Tout cède à la valeur qu'éclaire la prudence,  
Les malheurs sont le fruit de l'inexpérience,  
Et si vous m'en croyez. . .

J O U R D A I N.

Je croirai mon devoir,  
Seigneur. . .

H E N R I

Ainsi toujours ivre d'un fol espoir,  
Insensible témoin des maux de la Neustrie,

( 33 )

De cent mille Français vous exposez la vie... .

J O U R D A I N .

Si je la rachetais par une lacheté ,  
Tout mon sang expierait la honte du traîné .  
Leurs jours sont à l'état. . . .

H E N R I .

L'état les abandonne . . .

J O U R D A I N .

Mais , il leur reste encor l'exemple que je donne . . .

H E N R I .

L'exemple est dangereux . . .

J O U R D A I N .

La guerre en jugera . . .

H E N R I .

La guerre les trahit . . .

J O U R D A I N .

L'honneur les soutiendra . . .

H E N R I .

L'honneur consiste à vaincre , & j'ai su vous apprendre ,  
Qu'en vain à me dompter vous oseriez prétendre .

J O U R D A I N .

Le ciel par ces malheurs tenta notre vertu ;  
Qui ne cède qu'au sort n'est qu'à demi vaincu .

H E N R I .

Les malheurs dont par-tout le ciel vous environne ,  
Sont d'utiles leçons que sa bonté vous donne ;  
Vainement à ses lois vous voulez résister ,  
De ses avis plutôt songez à profiter .

J O U R D A I N .

Eh bien ! s'il faut céder , du moins ayons la gloire .

De ne céder qu'à lui l'honneur de la victoire ;  
 Mais vous, qui vous chargez d'annoncer ses décrets,  
 Pensez-vous que le ciel protège les forfaits ?  
 Sa justice répond d'un exemple à la terre ;  
 On n'est point sur le trône à l'abri du tonnerre,  
 Et peut-être en ce jour tel qui parle en son nom,  
 Apprendra si le ciel punit la trahison.  
 Allez, portez ailleurs ces conseils parricides,  
 Ce poison corrupteur appât des cœurs perfides ;  
 Je suis las des détours qu'on prend pour m'ébranler,  
 Alors que par la force on n'a pu m'accabler.  
 Aux guerriers d'Albion reportez la réponse,  
 Qu'au nom de tous les miens ma bouche vous  
     annonce ;  
 Qu'ils préparent l'assaut, qu'ils viennent sur vos pas,  
 Quelque soit leur ardeur, ils ne m'attendront pas ;  
 Je vole au devant d'eux : vous cependant sans crainte,  
 Parcourez librement la ville & son enceinte,  
 Etudiez sa force, & voyez quels endroits,  
 Vous préferez choisir pour champ de vos exploits.

## H E N R I.

Enfin de vos discours ma clémence se lasse ;  
 Qu'ils viennent ces guerriers dont vous vantez l'audace,  
 Et qui glacés plutôt d'une lâche terreur,  
 Craignent d'envisager le front de leur vainqueur ;  
 J'entrevois vos raisons & sur quelle assurance,  
 Vous rejetez ici l'offre de ma clémence,  
 Ce secours tant promis, & sur qui vous comptez,  
 Enhardit votre orgueil à braver mes bontés.  
 Mais j'ai su tout prévoir, & votre attente est vaine ;  
 Si l'imprudent Dailly se montre dans la plaine,  
 A mon œil vigilant il ne peut échapper.  
 Des pièges de la mort j'ai su l'envelopper,  
 Suivez le noir penchant où l'orgueil vous entraîne.  
 Et tandis que Dailly retenu dans ma chaîne.....

## SCENE II.

HENRI, JOURDAIN, DAILLY,  
BLANCHARD, GUI, MONTAGU,  
Chevaliers, Citoyens, Suite de Jourdain, Suite  
de Henri.

DAILLY.

LE voici ce guerrier dont vous parlez, seigneur,  
Non pas chargé de fers, mais libre, mais vainqueur,  
Mais couvert de lauriers. Ce fer, & mon courage,  
A travers votre camp m'ont ouvert un passage;  
Allez voir expirer tous ces braves Anglais,  
Qui devaient de ces murs m'interdire l'accès.

(à Jourdain.)

Un tel essai, seigneur, suffit pour vous apprendre,  
Ce que de notre bras vous avez droit d'attendre;  
Par les plus grands périls, laissez-moi réparer  
Le tems qu'à vous servir je n'ai pu consacrer.

HENRI.

O vous! que le malheur devrait du moins instruire,  
Guerriers, qui n'écoutez qu'un imprudent désir,  
Vous qui, lorsque mon bras peut vous anéantir,  
Méprisez le pardon que je viens vous offrir,  
Qui bravez tous les maux où l'orgueil vous expose,  
Pour la dernière fois, Henri vous le propose;  
Choisissez à l'instant, ou la guerre, ou la paix....

BLANCHARD.

La guerre; loin d'ici vos funestes bienfaits.  
Grand Dieu! si quelque traître abandonnait la France,

( 36 )

Appesantis sur lui le bras de ta vengeance,  
Que repoussé des siens, proscrit, deshonoré,  
Des serpents du remords sans cesse dévoré,  
Errant, par-tout en proie à sa douleur profonde,  
Il soit l'horreur du peuple & le mépris du monde..

H E N R I.

Eh bien! puisque la guerre a pour vous des appas,  
Remettons-nous en donc au destin des combats;  
Mais songez aux malheurs que ce jour vous prépare,  
Je n'excepterai rien dans ma fureur barbare;  
Vieillards, femmes, enfans, sentiront mon courroux;  
Ils périront, ingrats, & périront par vous.  
Vous seuls aurez rendu mes fureurs légitimes,  
Et vous-mêmes serez mes premières victimes.  
Je vous attends; voyons avant la fin du jour  
Si vous triompherez des vainqueurs d'Azincour.

J O U R D A I N.

Marchons hors de ces murs, c'est-là que la victoire,  
Les lauriers à la main nous invite à la gloire.  
O vous! braves Français, intrépides soldats,  
Venez combattre & vaincre à l'ombre de mon bras;  
Le poste que j'occupe annonce à mon courage  
Que le plus grand danger doit être mon partage;  
Vous jugerez bientôt en face des Anglais,  
Si je sais soutenir l'honneur du nom Français.

*Fin du troisième acte.*





## ACTE IV.



### SCENE PREMIERE.

CONSTANCE, *Suite.*

Qu'AI-JE entendu? quel coup! juste ciel! j'en  
frémis.

Quoi! le barbare met sa clémence à ce prix!  
Mais du sage Blanchard quel peut être le crime?  
Ses vertus des Anglais avaient conquis l'estime.  
Non; Henri n'a point seul conçu ce noir projet,  
C'est l'ouvrage odieux d'un ennemi secret.  
Quel est-il? De Blanchard tout vante la sagesse.  
Guy seul de ses soupçons m'importune sans cesse,  
Et dans nos entretiens j'ai depuis quelques jours  
Vu transpirer sa haine à travers ses discours.  
Le traître, fier d'un nom qu'ont illustré ses peres,  
Hait sur-tout dans Blanchard ses vertus populaires,  
Et par un crime heureux veut se débarrasser  
D'un rival importun qu'il ne peut éclipser.  
Oui, lui seul a formé ce complot sacrilège.  
Mais si la trahison chaque jour nous assiège,  
Que deviendront Rouen, la Neustrie & l'état?  
Guy ne s'en tiendra pas à ce seul attentat.  
Rassurons-nous; Dailly peut dans cette journée  
Corriger la fortune à nous nuire obstinée.....  
Mais comment espérer qu'un si faible secours  
Des succès de Henri puisse borner le cours?  
Triste division qui déchire la France,

Et qui dans nos malheurs nous ravit l'espérance!  
 O! Français, ô! héros, qui sous ces murs chéris  
 Avez trouvé la mort en servant mon pays,  
 Que n'ai-je comme vous terminé ma carrière!  
 Et toi, qui méritais un destin si prospère,  
 Des princes bienfaisans modèle infortuné!  
 Mon pere! à quels malheurs es-tu donc destiné?  
 Grand Dieu, dont en tremblant j'implore la justice!  
 Sur ces bords désolés jette un regard propice,  
 Rends de nos ennemis les efforts impuissans,  
 Et ramène à mes yeux les Français triomphants;  
 Ou, si de tous les tems, ta volonté sacrée  
 De ces murs à ce jour a borné la durée,  
 Daigne au moins du vainqueur adoucir la fierté,  
 Dans son cœur attendri fais germer la bonté.  
 N'aurais-tu donc armé les rois de ton tonnerre  
 Que pour épouvanter & ravager la terre?  
 Et ne devrait-on pas toujours à leurs bienfaits,  
 De ton image en eux reconnaître les traits!  
 Quel bruit!... On vient... Je tremble...

SCÈNE II.

CONSTANCE, ELÉONORE, Suite.

CONSTANCE.

**E**h bien! Eléonore,  
 Viens-tu calmer l'ennui dont l'excès me dévore?  
 Qu'as-tu vu? Que sais-tu? Quel est notre destin?  
 Voyons-nous de nos maux ou le comble ou la fin?  
 Que font les combattans?

## ELÉONORE.

Ils sont couverts de gloire,  
 Ce grand jour de la France honorera l'histoire.  
 A peine ils s'éloignaient; déjà de ses soldats  
 Henri vers nos remparts précipitait les pas:  
 L'armée était en ordre, & son corps formidable  
 Offrait aux assiégés un mur impénétrable.  
 Jourdain, Dailly, Blanchard suivis de nos Français  
 Marchaient d'un pas tranquille au devant des Anglais.  
 A l'aspect de Dailly qui vers le roi s'avance,  
 Un Anglais, un héros loin de son rang s'élance;  
 L'espace a disparu, ces rivaux sont aux mains;  
 Les deux partis troublés, inquiets, incertains,  
 Agités à-la-fois de crainte & d'espérance,  
 Contemplant leur combat dans un morne silence;  
 Leurs regards, leurs assauts, & tous leurs mouvements  
 Raniment tour-à-tour & glacent tous nos sens.  
 Chacun des combattans déploie avec souplesse  
 Ce que peut la valeur, & la force, & l'adresse;  
 On les voit s'éviter, s'éloigner, revenir,  
 Se joindre, se frapper, & bientôt se saisir.  
 Ils se serrent tous deux, & leur corps s'entrelasse,  
 Des bras de son rival Dailly se débarrasse.  
 L'œil ne peut distinguer son glaive étincelant,  
 Cent coups lui sont portés & parés à l'instant.  
 De leurs casques froissés mille feux réjaillissent,  
 De leur sang généreux leurs armes se rougissent;  
 La fortune incertaine, admirant leur valeur,  
 Hésite quelque tems à nommer le vainqueur;  
 L'Anglais est plus fougueux, le Français plus tran-  
 quille,  
 Il ménage sa force, & long-tems immobile,  
 Il laisse en vains efforts son rival s'affaiblir;  
 Mais l'instant se présente, & prompt à le saisir  
 Son bras d'un coup mortel frappe son adversaire;

L'Anglais chancelle & tombe en mordant la poussière,  
 L'ennemi par sa mort devenu furieux,  
 Pousse jusques au ciel des hurlemens affreux.  
 Il entoure Dailly ; soudain les deux armées  
 Se mêlent de vengeance & de meurtre affamées ;  
 Belfort a succombé sous les coups de Cinq-Marc,  
 Raleg reçoit la mort de la main de Blanchard,  
 Enfin Henri craignant une entière défaite  
 Vers son camp à grands pas a hâté sa retraite.

C O N S T A N C E.

Ah ! je respire ; enfin le ciel combat pour nous.  
 Les soupirs d'un cœur pur ont fléchi ton courroux,  
 Dieu puissant, je le vois ; achève ton ouvrage,  
 De nos braves guerriers affermis le courage,  
 Protège leurs efforts, couronne les Français.  
 Qui, je n'en doute pas, oui , ce premier succès,  
 En prouvant à Henri qu'il n'est pas invincible,  
 Aux soins de me gagner le rendra plus sensible :  
 Toujours l'adversité fut l'école des rois.  
 Combien il va gémir sur ses premiers exploits !  
 S'il a souillé de sang le char de la victoire,  
 Ses yeux étaient trompés par une fausse gloire.  
 Désormais insensible à l'éclat imposteur  
 Dont le charme infidèle éblouit un vainqueur,  
 Moins fier , moins exigeant , sans être moins aimable,  
 La France le verra se montrer plus traitable ;  
 Son cœur reconnaissant me cherira bien mieux,  
 Et je pourrai l'aimer sans rougir de mes feux.  
 Son ame incessamment par mes pleurs attendrie  
 S'occupera des maux de ma triste patrie ;  
 Tous les miens lui devront des jours purs & sereins.  
 Conçois si tu le peux quels seront mes destins ;  
 L'himen en m'élevant au trône d'Angleterre  
 Exilera d'ici la discorde & la guerre ,

( 41 )

Et mon époux heureux du bonheur des Français,  
En triomphe avec moi reverra ses sujets.

*SCENE III.*

CONSTANCE, ELÉONORE, DAILLY, *Suite de Constance.*

*CONSTANCE.*

VENEZ, jeune héros; ah! que votre présence  
Ajoute un charme heureux à ma reconnaissance!  
Combien il me tardait d'unir ma faible voix  
A celles des guerriers témoins de vos exploits!  
Mais quelle sombre horreur sur vos yeux répandue!  
Vous frémissez, Dailly! vous detournez la vue! . . .  
Vous pleurez! . . . Ciel! ô ciel! soutiens-moi, je  
me meurs. . . .

*DAILLY.*

Madame, les destins ont comblé nos malheurs;  
Le ciel a sur ces murs déployé sa colère,  
Rouen n'est plus; envain cette cité guerrière  
A résisté six mois aux forces d'Albion.  
Un jour a tout détruit; ô crime! ô trahison!  
Et, pour comble de maux, pour comble de disgrâce,  
Mon bras désespéré ne peut punir l'audace  
Du lâche citoyen, auteur de nos révers!  
Et je vis pour me voir charger d'indignes fers!  
Hélas! je me flattais, inutile espérance!  
Que nous touchions au jour de notre délivrance.  
Nous marchions; à l'aspect de nos braves soldats  
L'Anglais a vers son camp précipité ses pas,  
Cruellement trompés par sa feinte retraite,

Déja nos cris de joie annoncent sa défaite ;  
 Mais , hélas ! nous volions au devant de la mort ;  
 A peine du rivage ai-je touché le bord ,  
 Soudain le pont s'écroule , & dans sa chute horrible  
 Entraine de guerriers une troupe invincible ;  
 Les uns sont engloutis sous les débris pésans ;  
 Les autres , dispersés sur les flots mugissans ,  
 Luttent avec effort , gravissent le rivage ,  
 Rétombent ; vainement ma voix les encourage .  
 L'airain vomit sur nous un déluge de feux .  
 J'entends de tous côtés des accens douloureux ,  
 La mort vole ; les eaux de notre sang rougissent ;  
 L'espoir fuit loin de nous , nos forces s'affaiblissent ,  
 Et le fleuve , entr'ouvrant ses abîmes profonds ,  
 Mugit , & dans son cours roule nos bataillons .  
 Enfin j'échappe seul aux ondes en furie ,  
 Et , quoique désormais je déteste la vie ,  
 Je rendrai grâce au ciel qui prolonge mes jours ,  
 Si vous daignez , madame , accepter mes secours .  
 Malgré la trahison , malgré notre défaite ,  
 Seul , je puis assurer encor votre retraite ,  
 Demain , avant la nuit , nous pouvons dans Paris ,  
 De nos guerriers épars rassembler les débris .  
 Charles nous tend les bras , & son camp nous appelle ;  
 A votre seul aspect , brûlans du plus beau zèle ,  
 Les chefs & les soldats vont se montrer jaloux  
 De venger les héros qui périssent pour vous .

#### CONSTANCE.

N'en doutez point , Dailly , je suis prête à vous suivre .  
 Ah ! s'ils n'étaient vengés , pourrai-je leur survivre ?  
 Mais ne puis-je du moins connaître l'assassin .  
 Qui nous livre au pouvoir d'un vainqueur inhumain ?

#### DAILLY.

Madame , je ne sais , mais par-tout on publie ,  
Que

Que c'est par le seul Guy que la ville est trahie ;  
Je suis loin cependant de croire qu'un Français . . .

## C O N S T A N C E.

Il en est bien capable. Ah ! Dailly, sous quels traits  
Le perfide, à mes yeux masquant la calomnie,  
Du vertueux Blanchard empoisonnait la vie ,  
*ceux croient à mes*  
*Dans mon ame craintive éveillait* le soupçon ,  
*préparant le duel de cette*  
Contre ceux qu'à nos pleurs ravit sa trahison !  
Oui , Dailly , sur vos pas je marche vers mon pere ,  
Il m'aime , il gémira de ma douleur amère ;  
A tous les vrais Français je peindrai nos malheurs ,  
Ma haine , à mes récits , passera dans leurs cœurs .  
Partons : & secondés des forces de la France ,  
Dans ces murs désolés ramenons la vengeance .

## S C E N E I V.

G U Y , M O N T A G U , *Acteurs précédens :*  
G U Y .

M A D A M E , il n'est plus tems ; par le nombre  
opprimé  
Le reste des Français vient d'être désarmé .  
Rouen dans cet instant reçoit son nouveau maître ,  
Et le vainqueur bientôt en ces lieux va paraître ;  
Jourdain avec Blanchard , entourés de soldats  
Tous deux chargés de fers suivent de près ses pas ;  
Dérobez à vos yeux ce spectacle terrible ,  
Madame , le Monarque , à vos chagrins sensible  
A remis à ma foi la garde de vos jours .

## C O N S T A N C E.

Quoi ! Jourdain & Blanchard , si j'en crois tes discours ,  
Sont tous deux dans les fers ; & maître de tes armes ,

( 44 )

C'est toi qui viens ici pour calmer mes alarmes !  
Et confident déjà du vainqueur d'Albion ! . . .  
Ah ! lâche, ce trait seul prouve ta trahison . . .

G U Y .

Et sur quoi jugez-vous, madame.... ?

C O N S T A N C E .

Oui, perfide ;

Toi seul as consommé cet affreux parricide ,  
Toi seul livres ce peuple au joug de son tiran .  
Des maux de ta patrie exécrable artisan ,  
Quoi ! l'opprobre éternel où tes crimes t'exposent ,  
Ni l'aspect des tombeaux où nos vengeurs reposent ,  
Ni ces murs contre toi tout prêts à déposer ,  
Ni mon exemple enfin n'ont pu t'en imposer !  
De ce funeste jour quelie que soit l'issue ,  
Ne crois pas éviter la peine qui t'est due .  
Dans ses emportemens s'il faut que le vainqueur ,  
Sur Blanchard & Jourdain étende sa rigueur ,  
Ma vengeance . . .

G U Y .

A Jourdain je sais rendre justice ,  
Madame ; mais il faut que je vous avertisse ,  
Que Blanchard , de tout ordre ennemi déclaré ,  
N'est pas tel que l'erreur vous l'avait figuré ,  
De ce vil plébicien l'orgueilleuse insolence ,  
N'a que trop excité le peuple à la licence . . .  
Et jamais . . .

D A I L L Y .

Malheureux , dans mon juste courroux !

C O N S T A N C E .

Il ne mérite pas de tomber sous vos coups .  
Lâche , cours au devant de celui qui t'envoie ,

Fais briller à ses yeux ta parricide joie,  
 Vante lui sa conquête & ta fidélité,  
 Demandes-en le prix , tu l'as bien mérité ;  
 Mais saches qu'il n'est point, traître, de sacrifice  
 Qui répugne à mon cœur pour hâter ton supplice,  
 Et venger mon pays qu'ont souillé tes forfaits ,  
 D'avoir produit en toi l'opprobre des Français.  
 Daily, suivez mes pas.

SCENE V.

GUY, MONTAGU.

GUY.

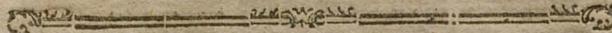
Ami , de ses menaces  
 Prévenons les effets ; cours , vole sur ses traces ;  
 Observes-la ; sur-tout qu'elle ne puisse voir  
 Un vainqueur mal armé contre son désespoir.  
 Il faut perdre Blanchard , ou ma chute est cerraine ;  
 Sans cesse contre nous il armerait sa haine ...  
 S'il meurt , son nom , objet d'une vaine pitié ;  
 Sera vanté d'abord & bientôt oublié.  
 Mais dût après sa mort , l'inflexible Constance ;  
 Dès ce jour sur ma tête assouvir sa vengeance ;  
 J'aurai du moins goûté le plaisir sans égal  
 De voir couler pour moi le sang de mon rival.

*Fin du quatrième acte,*





## ACTE V.



### SCENE PREMIÈRE.

HENRI, DORSET, GUY, *Gardes.*

HENRI.

**V**ous ne m'offensez point, Dorset; dans ce langage,  
Je reconnaïs un cœur & généreux & sage;  
Qui, vous m'ouvrez les yeux; que n'ai-je su toujours  
Régler mes actions sur vos prudens discours!  
Je sais quel est Blanchard, & j'avoue à sa gloire,  
Que son nom peut encor balancer ma victoire.  
Mais il est dans mes fers; un ennemi vaincu  
Est à demi gagné; son courage m'a plu.  
J'admire dans Blanchard une ame peu commune,  
Et si je l'enchainais au char de ma fortune,  
Il me seconderait dans mes nobles travaux;  
Le peuple en le voyant rangé sous mes drapeaux,  
S'empresserait bientôt de marcher sur ses traces;  
Blanchard, j'aime à le croire, instruit par ses  
disgraces,  
Ne préférera pas sans doute à ma faveur,  
D'un refus offensant le dangereux honneur;  
Et son cœur bannira cet espoir chimérique  
De pouvoir rétablir la liberté publique,  
Dans un état par-tout d'ennemis entouré,  
Par mille factions tour à tour déchiré.

N'y comptez pas, seigneur; votre ame magnanime  
 Aisément aux vertus accorde son estime.  
 Il fut un tems, seigneur, où j'espérais en lui  
 De l'état ébranlé retrouver un appui;  
 Et moi-même, oubliant l'orgueil de ma naissance,  
 J'ai sous lui, sans rougir, combattu pour la France;  
 Mais j'ai lu dans son cœur: sa farouche fierté  
 Ne connaît aucun frein, aucune autorité...

## D O R S E T.

Et moi, qui de tout tems dépouillé d'artifice  
 Même à mes ennemis ai su rendre justice,  
 J'oseraï devant vous dire de ce guerrier  
 Ce que tout brave Anglais se plaît à publier.  
 Oui, Blanchard des Français fut le plus rédoutable,  
 Et de tous vos captifs c'est le plus respectable.  
 Essayez ce que peut la générosité  
 Sur une ame au-dessus de votre autorité.  
 Vos vertus; contre lui voilà vos seules armes.  
 Bientôt son sang, seigneur, vous coulerait des larmes;  
 Je ne puis sans rougir, songer qu'un chevalier  
 Qui de tout son crédit aurait dû l'appuyer,  
 Alors qu'il voit votre ame à la clémence ouverte;  
 Vienne honteusement solliciter sa perte!

## G U Y.

Vous vous épargneriez ces discours offensans,  
 Si vous saviez, seigneur, que tous ses partisans  
 N'ont jamais présenté qu'un honteux assemblage  
 De brigands affamés de meutres, de pillage,  
 Et dont naguère ici les sacrilèges mains  
 Elevèrent un trône au plus vil des humains.  
 C'est à la faction dont il se fortifie,  
 Que nous devons les maux d'une longue anarchie;

Et vous même , seigneur , devez à ses avis  
La révolte d'un cœur que vous aviez conquis.

H E N R I.

N'importe , il faut le voir ; ce peuple qu'il maîtrise  
Est utile au succès d'une grande entreprise ,  
Et puisqu'il suit en tout les ordres de Blanchard ,  
Il faut avec son chef l'enchaîner à mon char.

Vous , Dorset , aux Français qui craindraient ma  
vengeance ,

D'un monarque sensible annoncez la présence ;  
Répétez aux vaincus que je veux en ce jour ,  
A force de bienfaits , conquérir leur amour.  
De leur fidélité je n'exige qu'un gage ,  
C'est leur soumission , & non leur esclavage.

G U Y.

Seigneur . . .

H E N R I.

Rassurez-vous ; je dois en conquérant ,  
D'un chef de factieux , ménager l'ascendant ;  
Mais , s'il faut que Blanchard bravant ma patience ,  
Refuse de flétrir sous mon obéissance ;  
Si pour prix du pardon que je lui vais offrir  
Son ame à mes projets refuse de s'unir ,  
Je saurai prévenir par une juste peine  
Les revers que pourrait me préparer sa haine .  
Allez ; dérobez-vous à ses yeux ennemis .  
Gardes , devant son roi que Blanchard soit admis ,  
Et que nul autre ici , pendant cette entrevue ,  
Nose porter ses pas , ni paraître à ma vue .

S C E N E I I .

H E N R I , B L A N C H A R D , Gardes.

H E N R I.

E NFIN , Blanchard , le sort propice à mes desseins  
A trompé votre espoir , & vous livre en mes mains ;

J'amène sur mes pas la mort & l'esclavage  
 Dans ce même palais témoin de mon outrage,  
 Où d'assassins nombreux par vous-même entouré,  
 Sous vos yeux, à vos pieds, Gaucour fut massacré;  
 Où tant d'autres excès, dont l'état vous accuse,  
 Devraient auprès de moi vous ravir toute excuse,  
 Je consens toutefois d'oublier le passé.  
 Vous savez à quel point vous m'avez offensé.  
 Je pourrais contre vous... Mais sourd à la vengeance,  
 Je ne veux consulter que ma seule indulgence;  
 Je prétends même encor obliger votre cœur  
 A bénir le destin qui vous donne un vainqueur,  
 Pourvu que dépouillant une inutile audace,  
 Vous sachiez aujourd'hui mériter votre grâce...

## B L A N C H A R D.

Je ne m'attendais pas de vous voir en ce jour,  
 Seigneur, me reprocher le meurtre de Gaucour,  
 Vil agent d'une cour par ses crimes flétris,  
 Sous un sceptre d'airain il courba la Neustrie,  
 Et d'injustes fardeaux le peuple surchargé  
 Par son supplice seul pouvait être vengé.  
 Que n'ai-je de brigands purgé la France entière!  
 Mais pourquoi m'imputer un crime imaginaire?  
 Si j'ai formé ce peuple au grand art des combats,  
 Si souvent la victoire accompagna mes pas,  
 N'ai-je pas dû, seigneur, déployer mon courage,  
 Pour sauver mon pays d'un honteux esclavage?  
 Il est vrai, j'ai rougi d'accepter une paix  
 Qui pouvait avilir l'honneur du nom Français,  
 Et loin de redouter votre âme magnanime,  
 Je croyais m'être acquis des droits à votre estime.  
 Mes jours sont en vos mains, je lesais; mais, seigneur,  
 Je pourrais, libre encor, mourir avec honneur,  
 Et peut-être, en mourant, affranchir ma patrie.

( 50 )

Si par un vil Français elle n'était trahie,  
Pour venger mon pays de cette trahison,  
Je me fie aux vertus des héros d'Albion.  
Vous m'accordez la vie, elle me serait chère,  
Si je pouvais encore illustrer ma carrière,  
Mais j'ignore à quel prix vous daignez me l'offrir,  
Et sur-tout, si je puis l'accepter sans rougir.

H E N R I.

Il faut, plein des projets que la gloire m'inspire,  
Suivre mes étendards aux bornes de l'empire.  
Cet état agité par d'éternels complots,  
Demande à respirer dans le sein du repos.  
Etouffons pour jamais cette guerre intestine,  
Qui depuis si long-tems prépare sa ruine,  
Et que la France enfin dans les bras d'un vainqueur,  
Au lieu d'un maître altier, trouve un consolateur.  
Mais il faut éclairer ce peuple qui s'égare,  
Et ménager un sang dont je dois être avare.  
Le Français doit sentir qu'il prétendrait envain,  
Maîtriser l'ascendant de mon heureux destin.  
Vous avez son amour, vous dirigez sa haine,  
Etonné de ma gloire, il redoute ma chaîne;  
Il faut pour son bonheur, lui faire aimer mes lois,  
Et sur-tout à ses yeux légitimer mes droits.  
A ces conditions qu'exige la prudence,  
Sur vous, sur les vaincus j'étendrai ma clémence,  
Et tous les prisonniers...

B L A N C H A R D.

Ils se croiraient trahis,  
Si je les rachetais à cet indigne prix.

H E N R I.

Songez-y bien, Blanchard, il y va de la vie....

( 51 )  
B L A N C H A R D.

Ma mort par l'échafaud ne peut qu'être anoblie.  
Je n'irai point, seigneur, en servant vos projets ;  
Partager l'attentat de ce lâche Français  
Qui livre entre vos mains ce rempart de la France.  
Votre juste mépris sera sa récompense ;  
Tandis que je saurai couronner mes travaux,  
En créant par ma mort un peuple de héros.

H E N R I.

C'en est assez ; sortez ; qu'on le mène au supplice.

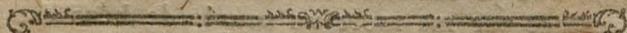
S C E N E. I I I.

H E N R I, Gardes,

H E N R I.

O U I , puisqu'il veut périr, je consens qu'il périsse ;  
Son châtiment importe à ma tranquillité.  
Mais que me produira cette sévérité ?  
Dois-je faire aux Français abhorrer ma puissance ?  
Est-ce à moi de blâmer cet orgueil qui m'offense ?  
Si Guy n'eût dès long-tems préparé ses revers,  
L'intrepide Blanchard serait-il dans mes fers ?  
Son trépas me perdrait. La saine politique,  
Consiste à m'entourer de la faveur publique.  
J'ai besoin de régner sur un peuple soumis,  
Et je dois avec art ménager les esprits.  
Blanchard a rejetté l'offre de ma clémence !  
Mais j'ai trop exigé de sa reconnaissance ;  
Je lui devais le jour en généreux vainqueur,  
Le tems & mes bienfaits m'auraient conquis son  
cœur,  
Et le peuple gagné par ce héros qu'il aime,  
Tôt ou tard eût fini par m'adorer moi-même.  
Je m'abuse ; Blanchard de tous tems s'est montré

Du pouvoir absolu l'ennemi déclaré.  
 Le peuple peut un jour lui demander ma tête,  
 Et son trépas peut seul assurer ma conquête.  
 Mais que dira Constance ? & comment à ses yeux  
 Me montrer tout couvert d'un sang si précieux ?  
 De quel front soutenir les reproches terribles  
 Dont elle accablera mes rigueurs inflexibles ?



*S C E N E V I.*

**HENRI, CONSTANCE, ÉLÉONORE, Gardes,**  
*Suite de Constance.*

**C O N S T A N C E.**

Quoi ! de vils surveillans s'attachent à mes pas !  
 Ah ! seigneur, à mes pleurs ne vous dérobez pas.  
 On dit qu'en ce moment Blanchard marche au supplice,  
 Auriez-vous ordonné ce sanglant sacrifice ?  
 Par quel crime a-t-il donc mérité ce courroux ?  
 L'ardeur qu'il a montrée en combattant pour nous,  
 Son amour pour ses rois, cette noble défense  
 Qui l'élève au dessus des héros de la France,  
 Sont-ils des attentats dignes de l'échafaud ?  
 Ah ! loin de le livrer au glaive d'un bourreau,  
 Songez que la clémence anoblit la victoire ;  
 D'un reproche honteux sauvez votre mémoire,  
 Et révoquez, seigneur, un arrêt trop cruel,  
 Qui troublerait vos jours d'un repentir mortel . . .

**H E N R I.**

Hélas ! que n'ai-je point tenté pour le réduire  
 À prévenir l'arrêt dont votre cœur soupire ?  
 Non ; ce n'est point, madame, un vil ressentiment  
 Qui provoque de moi son juste châtiment.  
 Je sais dans les vaincus honorer la vaillance ;  
 Mais Blanchard ne veut rien devoir à ma clémence,  
 Et lui seul doit, madame, accuser son orgueil

(53)

De l'ordre rigoureux qui le plonge au cercueil.  
Ce n'est pas tout, l'ingrat à traversé ma flamme;  
C'est à lui que je dois les froideurs de votre ame;  
Sans ses conseils pervers, sans les traits odieux  
Dont sa haine s'est plue à me peindre à vos yeux,  
Après les droits sacrés que mon amour me donne,  
Auriez-vous rejetté l'offre de ma couronne?  
De ses intentions je suis trop éclairci,  
Guy lui-même en ces lieux.....

C Q N S T A N C E.

Ah! vous êtes trahi,  
Seigneur. Combien de fois son hypocrite zèle  
A jeté dans mon cœur quelque alarme nouvelle,  
De soupçons chaque jour tourmentant mon esprit,  
Sur-tout contre Blanchard cachant mal son dépit,  
Croyez-le cependant, seigneur; si ma jeunesse  
Eût toujours de Blanchard consulté la sagesse,  
Vous n'auriez point sujet de regretter un cœur  
Dont lui-même tantôt condamnait la rigueur.  
Mais du cruel agent des maux de la Neustrie  
Vous ne connaissez pas toute la perfidie.  
Le traître a bien osé, pour vous entretenir,  
Dans mon appartement me faire retenir.

H E N R I.

Le perfide à ce point a porté l'impudence!  
Qu'ai-je entendu? Hola! gardes, qu'en ma présence  
Avec tous les captifs Blanchard soit ramené.  
Le fourbe! dans quel piège il m'avait entraîné!  
Ah! madame, séchez ces précieuses larmes.  
Mon triomphe est complet. Je sens près de vos  
charmes  
Que la gloire qui brille autour d'un conquérant  
S'éclipse au seul aspect d'un vainqueur indulgent;  
Et je vais vous devoir une gloire parfaite  
En faisant aux vaincus oublier leur défaite.

( 34 )

C O N S T A N C E.

Puisse votre ordre, hélas! fruit d'un juste remord,  
Arriver assez-tôt pour prévenir sa mort!  
Mais d'un trouble cruel j'ai peine à me défendre,  
Et je crains bien d'avoir à pleurer sur sa cendre!

H E N R I.

Rassurez-vous, princesse, il va m'être rendu.....

C O N S T A N C E.

Seigneur, son ennemi ne vous est pas connu.  
Il voit de ses projets la trame confondue,  
En plaintes contre lui je me suis répandue,  
Il n'a pas oublié ce pénible entretien,  
Et pour perdre Blanchard il n'épargnera rien.

H E N R I.

Il n'oseraït, madame; ah! si son insolence  
Avait osé ravir Blanchard à ma clémence,  
Son supplice bientôt.....

S C E N E V & dernière.

HENRI, CONSTANCE, ELÉONORE,  
DORSET, Gardes.

JOURDAIN, DAILLY, & les autres pri-  
sonniers enchaînés.

H E N R I.

Eh bien! comte, avancez,  
Mon ordre est-il rempli? Grand Dieu vous palissez...

## C O N S T A N C E

Cache moi dans ton sein, ma chère Eléonore,  
Blanchard n'est plus, ô ciel! & je respire encore!

## D O R S E T.

Seigneur, j'ai vu tomber sous le fer des bourreaux  
Le premier des Français, le plus grand des héros.  
J'accourais dans ces lieux pour implorer sa grâce,  
Au moment où Blanchard a paru sur la place;  
D'un pas tranquille & ferme il marchait au trépas,  
Avec ce front serein qu'il portait aux combats.  
Ses gardes consternés, suivis d'un peuple immense,  
Accompagnaient ses pas dans un morne silence;  
Tandis que les Français par des cris douloureux  
Redemandaient au ciel ce vieillard généreux.  
Les uns de ses travaux se rappelaient l'histoire,  
D'autres de ses vertus me relevaient la gloire;  
Tous le nommaient leur père, & d'un commun  
accord,

Pour conserver ses jours, ils s'offraient à la mort.  
Lui seul, sans s'émouvoir, sans affecter d'audace,  
Du peuple qui le suit en pleurant sa disgrâce  
Par ses sages discours consolait la douleur,  
L'exhortait à ne point irriter son vainqueur,  
Et prêt à succomber sous le sort qui l'opprime,  
Donnait de dévouement un exemple sublime.  
Je paraïs, il m'appelle, & me tendant les bras:  
« Vous voyez, me dit-il, que je touche au trépas.  
» Tant que j'ai respiré j'ai servi ma patrie,  
» Et je la sers encore en terminant ma vie.  
» Le prix que le vainqueur voulait mettre à mes jours,  
» Sur le bord de ma tombe, en eût flétri le cours.  
» Vous, Dorset, qui du prince avez la confiance,  
» De la guerre à ses yeux retracez l'inconstance.  
» Hélas! par leurs flatteurs trop souvent gouvernés;

» Dans quels malheurs les rois se trouvent entraînés !  
 » Vous jugez , au mépris des Français pour un traître ,  
 » Si je devais me rendre aux vœux de votre maître .  
 » Faites qu'il traite en pere un peuple généreux  
 » Dont l'estime anoblit cet échafaud honteux ,  
 » Et qui sait préférer la mort à l'infamie ;  
 » Sur-tout , si d'un vieillard qui meurt pour sa patrie  
 » Constance daigne encor écouter les avis ,  
 » Retracez-lui , D'orset , les maux de son pays ;  
 » Les conseils d'un mourant sont exempts d'artifice .  
 » Puisse-t-elle oublier mon injuste supplice ,  
 » Triompher du vainqueur , par l'attrait des vertus ,  
 » Et le forcer enfin d'admirer les vaincus !  
 A ces mots incliné sous le fer redoutable . . .  
 Seigneur , j'ai vu tomber sa tête vénérable .  
 Son sang teint ses cheveux que l'âge avait blanchis ,  
 Ce spectacle , les pleurs , les lamentables cris  
 D'un peuple au désespoir qui redemande un pere ,  
 Et de son deuil profond remplit la ville entière ,  
 Ont porté dans mon ame une sombre terreur .  
 Mais ce que je ne puis retracer sans horreur ,  
 J'ai non loin de ces lieux rencontré le perfide  
 Qui vous osa donner ce conseil homicide ,  
 Et j'ai lu sur son front , siège de la noirceur ,  
 Le barbare plaisir dont se repaît son cœur .

#### CONSTANCE.

Eh bien ! seigneur , eh bien ! vous voyez . . .

#### HENRI.

Ah ! madame ,  
 De quels traits ma fureur a déchiré votre ame !  
 Blanchard en expirant me laisse dans sa mort  
 Un sujet éternel de honte & de remord ;  
 Mais à votre vengeance il faut une victime ,

( 57 )

Guy nous trahit tous deux , je dois punir son crime ;  
Son sang...

C O N S T A N C E .

Seigneur , pour lui la mort est un bienfait.  
Que pour unique fruit de ce honteux forfait ,  
Il traîne dans l'opprobre & dans l'ignominie  
Les restes abhorrés de sa coupable vie.

H E N R I .

Eh bien ! qu'il vive donc en proie à ses remords .  
Mais ce n'est point assez pour expier mes torts .  
Mes yeux s'ouvrent enfin ; mon aveugle furie ,  
N'a que trop obscurci la gloire de ma vie ;  
Ce peuple de vaincus , dans son adversité ,  
Me trace des leçons de générosité ,  
Et je veux désormais , le prenant pour modèle ,  
Me frayer vers la gloire une route nouvelle .

( A sa suite . )

Rappelez dans ces murs ces femmes , ces enfans  
Assiégés par la mort dans ces fossés sanglans ;  
Consolez en mon nom leur profonde misère ,  
Et que dans leur vainqueur , ils benissent un pere .

( A Constance . )

Madame , ce n'est point au milieu des tombeaux ,  
Que je dois de l'himen allumer les flambeaux .  
De funébres objets votre ame environnée ,  
A besoin d'oublier cette triste journée .  
Heureux si par vous seule à moi-même rendu ,  
Je puis vous mériter à force de vertu !

( En montrant les prisonniers . )

Qu'on détache leurs fers . Soutiens de la Neustrie ,  
Que vos vertus sans cesse honorent la patrie ;

Que la France dans vous reconnaïsse à jamais ;  
 Ses enfants les plus chers , ses plus zélés sujets ;  
 Que le nom de Blanchard rappelle d'âge en âge ,  
 L'exemple des héros , le modèle du sage ;  
 Et puisse un saint traité , des vainqueurs , des vaincus ,  
 Faire un peuple d'amis , égaux par leurs vertus !

F I N.

---

E R R A T A.

**P**AGE 8 , vers 19 , au lieu de *surs* , lisez : *sûr*.  
 Page 9 , vers 23 , au lieu de ; lisez !  
 Page 18 , vers 15 , au lieu de *ne m'abandonnez pas* ;  
 lisez : *ne m'abandonne pas*.  
 Page 34 , supprimez la *virgule* de la fin du 24<sup>e</sup> vers.  
 Page 42 , supprimez la *virgule* à la fin du 7<sup>e</sup> vers.

